



Alexandra Saemmer

Rhétorique du texte numérique Figures de la lecture, anticipations de pratiques

Presses de l'enssib

Chapitre 2. Figurations de l'horizon d'attente extra-textuel

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.3896
Éditeur : Presses de l'enssib
Lieu d'édition : Villeurbanne
Année d'édition : 2015
Date de mise en ligne : 21 janvier 2019
Collection : Papiers
ISBN électronique : 9782375460139



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015

Référence électronique

SAEMMER, Alexandra. *Chapitre 2. Figurations de l'horizon d'attente extra-textuel* In : *Rhétorique du texte numérique : Figures de la lecture, anticipations de pratiques* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2015 (généré le 18 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/3896>>. ISBN : 9782375460139. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.3896>.

Ce document a été généré automatiquement le 18 février 2021.

Chapitre 2. Figurations de l'horizon d'attente extra-textuel

- 1 Le potentiel d'action d'un texte numérique se déploie dans la rencontre avec l'horizon d'attente à la fois individuel et socialement partagé du lecteur ; mais il préfigure aussi cet horizon d'attente. Par le terme « horizon d'attente », Hans Robert Jausse désigne ainsi deux composantes du texte : l'horizon « intra-textuel » tel qu'il est modélisé par les répertoires et les procédés rhétoriques du texte, et l'horizon « extra-textuel » tel qu'il est nourri à la fois par les centres d'intérêt, valeurs et références individuels, les normes, croyances, imaginaires et attentes socialement partagés du lecteur. Convaincu comme Roland Barthes qu'il faut observer la circulation du texte au sein de la société, Hans Robert Jausse conseille de ne pas s'en tenir à la reconstruction de l'horizon d'attente intra-textuel, mais de prendre en compte l'analyse des attentes dans le milieu social. Hans Robert Jausse s'est ainsi tourné vers une pensée communicationnelle du texte, ouverte sur le recueil de données auprès de lecteurs.
- 2 Le texte est considéré par les théories de la réception comme un processus, dont la vie sociale ne peut être étudiée qu'à travers ses concrétisations historiques successives. Il est évidemment impossible de recueillir tous les éléments constituant l'horizon d'attente extra-textuel. Si l'on veut néanmoins évaluer à quel point un texte numérique conforte ou défie les attentes du lecteur à travers les procédés rhétoriques qu'il mobilise, il faut essayer de circonscrire avec le plus de précision possible cet horizon d'attente. Il s'agit donc dans ce chapitre de reconstruire, au moins partiellement, l'horizon d'attente des « premiers lecteurs » [Jausse 2010, 50], et/ou des lecteurs à d'autres moments de la vie sociale d'un texte numérique, afin de pouvoir faire émerger dans la troisième partie le potentiel d'action des procédés rhétoriques identifiés à partir de corpus. Émergera ainsi une typologie de « figures de la lecture » du texte numérique fortement ancrée dans les pratiques.
- 3 Les représentations et les attentes du lecteur constituent des « interprétants globaux », des « noyaux d'appartenance » [Boutaud, Veron, 2007, 19], des croyances et connaissances partagées qui amènent un lecteur à approcher un texte numérique d'une certaine façon. J'ai précédemment parlé d'imaginaires, je propose maintenant de les appeler plus précisément « figurations ».

- 4 De nombreuses études ont été menées ces dernières années sur les pratiques de lecture numériques. J'ai déjà cité l'étude par questionnaire conduite en 2006 à l'université Lyon 2¹, lors de laquelle nous souhaitions recueillir des informations sur la lecture numérique pratiquée par les étudiants en sciences humaines. Même s'il est difficile de tirer à partir des déclarations recueillies des conclusions sur les pratiques de lecture réelles, cette étude révèle des tendances. Elle sera croisée avec des études plus récentes.
- 5 Pour ce qui concerne les figurations du dispositif de lecture numérique et de l'Internet, je recourrai aux analyses proposées par Patrice Flichy [2001, 2003] et Dominique Cardon [2009, 2010], à des études exploratoires menées sur les représentations dans des discours officiels [Labelle, 2001] et dans la presse [Laborde, 2010]. Quant aux figurations de l'hypertexte, de l'hyperlien et de leur lecture, je puiserai des éléments dans des études empiriques et de nombreux discours de chercheurs. M'intéresse plus particulièrement la question de savoir quelles figurations de l'hyperlien ont tendance à être considérées comme des « normes d'attente ». Une étude exploratoire menée en 2011 à l'université Paris 8 me permettra de comparer les discours souvent normatifs sur l'hyperlien et sa lecture aux appréhensions et attentes de jeunes lecteurs à l'heure actuelle.
- 6 Afin d'étudier le potentiel d'action d'un texte numérique, il est également nécessaire de prendre en compte les figurations associées aux genres textuels. Je ne me pencherai pas ici sur l'influence des milieux socioculturels, de l'âge ou du sexe sur l'émergence de ces figurations, renvoyant le lecteur vers les nombreuses études à perspective sociologique (voir la synthèse de Jean-François Hersent [2000] ; les résultats des études concernant les « pratiques culturelles des Français » entre 1973 et 2008 par le ministère de la Culture et de la Communication² ; l'ouvrage de Christophe Evans, *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet : livre, presse, bibliothèques*, 2011).
- 7 Il faudra par ailleurs garder à l'esprit que les figurations du dispositif, du texte et de la lecture évoluent et se transforment avec le temps, ce qui oblige le chercheur à renoncer à toute prétention à une modélisation transhistorique. En même temps, c'est précisément cet aspect évolutif qui fonde, comme le formule Wolfgang Iser [1995, 189], la « créativité de la réception » qui fait que toute interprétation constitue un processus où différents lecteurs, à différents moments, s'« inter-prêtent » des idées [Citton, 2010, 37] et participent au dynamisme transhistorique du texte.

Figurations de la lecture numérique

- 8 Que n'a-t-il pas été dit et écrit sur la lecture numérique ! Depuis les débuts de l'informatique, et de façon insistante depuis la mise en œuvre de l'Internet, cette pratique a été investie de toutes sortes de figurations, qui vont de l'imitation de l'acte de lecture par la machine jusqu'à l'impossibilité déclarée de la lecture numérique faute de repères adéquats. « Fragmentaire », « inconfortable », « fluide », « impatiente », « sélective », « active », « amnésique », « pressée », « sociale », « informationnelle », « fatigante » et « ludique » ne sont que quelques mots-clés revenant souvent dans les discours, qu'ils soient de source académique, avancés dans le cadre d'analyses sur corpus, recueillis auprès de lecteurs dans le cadre d'études empiriques ou relevés dans la presse. L'espoir d'une démocratisation de l'accès aux textes grâce à la numérisation, les craintes que ces textes ne trouvent pas pour autant de lecteurs, les louanges faites aux supports constamment renouvelés promettant un confort toujours plus grand, et

l'observation que la jouissance du dispositif prend parfois le pas sur le plaisir de la lecture, se croisent sans toujours se rencontrer.

Projection de figurations de la lecture papier

- 9 Une première approche de la lecture numérique consiste à y projeter des figurations de la lecture papier. Certaines formes-modèles sur la page-écran soutiennent ces figurations en imitant le dispositif du livre ou du magazine papier (voir l'exemple de l'hyperfiction *Inside - A Journal of Dreams* cité plus haut). Elles soulignent, en creux, ce qui manque : l'odeur et l'épaisseur de la page, du volume... Une tablette conservera en effet toujours le même cadre, peu importe le volume textuel qui s'y actualise : qu'il s'agisse de la *Recherche du temps perdu* de Marcel Proust (des milliers de pages) ou de *C'est tout* de Marguerite Duras (quelques dizaines de pages), le même poids s'impose à la main et à l'œil. Beaucoup de sujets (par exemple, dans l'étude de 2006) insistent donc sur le fait que le volume réel du texte leur manque sur les dispositifs numériques, et ils regrettent la disparition de repères spatiaux.
- 10 Derrière l'évocation du volume surgit une problématique de la lecture numérique fréquemment considérée comme centrale, et qui se trouve renforcée sur les tablettes qui limitent les possibilités du multifenêtrage (voir l'interface de la tablette Apple) : l'absence matérielle du texte avant le geste de manipulation qui permet de tourner la page, et la disparition du texte après le geste de manipulation effectué. L'incertitude de la suite, au sens le plus matériel du terme, semble à la fois l'un des principaux atouts de charme du texte numérique, et une source potentielle d'inquiétude et de désorientation. L'hyperlien, cet opérateur de l'effet d'absence-présence du texte numérique, s'est donc souvent trouvé en première ligne des critiques.
- 11 Thierry Baccino [2011, 63] doute que la lecture puisse être aussi « attentive » et « profonde » que celle sur papier. L'hyperlien risque de provoquer la perte de l'objectif initial de lecture, affirme l'auteur : « il y a de fortes chances que vous soyez distraits par une information qui n'a peut-être rien à voir avec la notion recherchée ». Le sujet n'arriverait plus à établir de la cohérence entre les passages lus. Alain Giffard craint un « abandon aux flux des relances médiatiques, au détriment de la lecture soutenue » [2011, 72]. Frommer [2011] et Desrichard [2011] présumant que le toucher et le regard prennent le pas sur la compréhension et le sens. « Je ne sais pas lire une œuvre sur le Web... On n'a pas le même type de concentration sur l'écran », observe Barbara Cassin [2009, <<http://www.telerama.fr/techno/internet-rend-il-bete,45486.php>>].
- 12 Lors de l'étude menée à l'université Lyon 2 en 2006 (voir note 19, p. 60), nous avons constaté qu'une majorité d'étudiants considéraient en effet la lecture numérique comme problématique. Seulement 17,3 % des sujets ont indiqué lire un texte entièrement sur écran. 37,3 % ont dit l'enregistrer pour le lire « plus tard ». Et presque 50 % des sujets ont affirmé l'imprimer systématiquement. 18,6 % des étudiants ont évoqué comme cause principale la « fatigue ». La lecture sur écran a été désignée comme une expérience « douloureuse », qui « abîme les yeux ». Certains étudiants sont allés jusqu'à employer des termes comme « horrible », « abominable », « insupportable », « une corvée », et l'un d'entre eux a même qualifié la lecture numérique de « contre nature ». « Il manque des éléments, sensations, sonorités propres à la lecture papier », peut-on lire dans les questionnaires rendus, et : « un texte sur écran n'a pas de vécu comme un vrai livre ». Un étudiant a trouvé une formule

poignante pour résumer ses réticences : « Le texte sur support numérique n'a pas d'âme, car celle-ci réside dans le papier ». Certains ont exprimé le regret de ne pas toujours bien comprendre ce qu'ils lisent. Ils ont déploré le côté « superficiel » de la lecture sur écran, le « risque de perdre le fil ». Ils ont affirmé que l'on est « moins impliqué dans ce qu'on lit ».

- 13 Des réticences semblables ont été exprimées dans une étude de 2010, menée certes dans des conditions différentes, en collaboration avec l'éditeur Springer à l'université de Californie et auprès de 2 569 étudiants [Li, Poe, Potter *et al.*, 2011]. Beaucoup de lecteurs semblent en effet éprouver une pression temporelle qui leur fait parcourir le texte numérique dans tous les sens [voir aussi Jeanneret, Béguin, Cotte *et al.*, 2003, 125]. Ils ont l'impression de mal résister à l'offre de découvertes qui se cache potentiellement derrière chaque hyperlien, chaque image, chaque enseigne clignotante. La lecture numérique est une expérience « frustrante » et « déstabilisante ». La « lecture réflexive » du « livre papier » demeure le contre-modèle le plus convoqué.
- 14 Comme il est difficile de lire un texte numérique tel un texte papier, certains lecteurs prennent la décision d'abandonner la lecture : « La lecture numérique, avec ses possibilités (ses nécessités) d'intermissions, de ruptures, de digressions, de dilettantismes, de sauts, d'interruptions, etc., n'a d'autre ambition que de cacher l'ennui de la vie moderne, vidé d'événements », regrette Yves Desrichard : « Qu'à cela ne tienne, on s'en tiendra égoïstement à cet "espace protégé" évoqué par H. Rosa, à cette "oasis de décélération" délibérément préservé – pour le "monde vécu" des plus vieux, le livre, le livre papier » [2011, 62].

La lecture-« zapping »

- 15 Une deuxième figuration récurrente associe la lecture numérique à des pratiques de *zapping*. Un large consensus s'est formé ces dernières années quant à la rapidité accrue avec laquelle le lecteur traverse le texte numérique [voir par exemple Bélisle (introduction de *Lire dans un monde numérique*), 2011, 39 ; Jeanneret, Béguin, Cotte *et al.*, 2003, 123 ; Vandendorpe, 2011, 54-55]. Cette pratique de lecture est fréquemment comparée au *zapping* télévisuel à cause de son caractère interactif : l'activation d'un hyperlien ne rappelle-t-elle pas en effet la manipulation d'un bouton de télécommande ? La réflexion sur les conséquences de cette pratique, en revanche, divise les esprits. Petrucci [2001, 451] admet que cette pratique engendre « dans le désordre de nouveaux spectacles individuels » tout en l'attribuant à des « lecteurs déculturés ». Christian Vandendorpe [2011, 55] propose, à l'instar de Michel Butor, de distinguer entre un « zapping passif » tendant vers le brouhaha, et un « zapping actif » luttant contre la pauvreté de l'information.
- 16 Comme Christian Vandendorpe, Claire Bélisle [Bélisle, 2011, 9] conseille de relativiser les craintes souvent exprimées quant aux conséquences cognitives et culturelles de la lecture rapide sur les supports numériques en les replaçant dans le contexte de l'histoire de la lecture. L'accès à l'information s'est accéléré progressivement de l'Antiquité à nos jours, d'abord grâce à l'émergence de l'espacement entre les mots, du découpage du texte en paragraphes, de la ponctuation, au passage de la lecture à voix haute à la lecture silencieuse, à l'imprimerie rendant le texte accessible à un nombre grandissant de lecteurs... Toutes ces évolutions ont provoqué de fortes réticences chez ceux qui non seulement devaient s'habituer à de nouveaux modes de présentation du

texte, mais qui sentaient s'évanouir leurs privilèges. La « fureur de lire » notamment, qui se serait emparée de certains pays européens telle l'Allemagne au cours du XVIII^e siècle en valorisant la variété, la quantité et la rapidité des lectures, a été critiquée par certains contemporains comme une « course effrénée » [voir Wittmann, 2001, 355], tandis que d'autres la considéraient déjà comme un acte de libération. « L'intensité avec laquelle se pratiquait la lecture réflexive critique des humanistes en faisait une lecture d'élite, marquée par l'autorité de ceux qui la pratiquaient », commente Claire Bélisle [2011, 17], et propose d'interpréter la fureur de lire au XVIII^e siècle comme une quête d'autonomie.

- 17 Selon Petrucci [2001, 449], le lecteur « postmoderne » clame de même « je lis ce que je veux » face à « la crise des structures institutionnelles et idéologiques qui avaient jusqu'ici soutenu l'ancien ordre de la lecture ». Hans Magnus Enzensberger [1983, 20] affirme que la lecture est un acte « anarchique », et revendique une absolue liberté du lecteur à l'encontre de la tradition autoritaire « critico-interprétative ». Pierre Bourdieu [2003, 295] fait remarquer que « lorsque le livre est un pouvoir, le pouvoir sur le livre est évidemment un pouvoir », prônant l'idée qu'un livre peut aussi agir « à travers ses contresens ».
- 18 La lecture rapide du texte encourt donc certes le risque du « contresens » en ignorant les « signaux faibles » [voir Boullier, 2011, 51]. Cela ne veut pas dire que le lecteur n'en retient rien : « Passer de lien en lien peut devenir ainsi, non pas seulement un parcours, mais la production d'un corpus, qui peut lui-même devenir un document », commente Dominique Boullier [2011, 53]. La pratique rapide ne transforme pas obligatoirement le lecteur en victime des « industries de l'attention ». Le problème est plutôt que la lecture rapide sur support numérique se trouve souvent associée à une « culture de la connaissance explicite », définie par Claire Bélisle [2011, 145] comme « tous ces aspects de la connaissance qui peuvent être formalisés par des algorithmes ».
- 19 Tout texte peut être lu de façon rapide. Lorsque la lecture rapide s'impose pourtant non pas comme pratique occasionnelle, mais comme *seule* possibilité de réception du texte numérique ; lorsque la recherche d'informations devient le seul modèle de référence, les textes numériques eux-mêmes risquent d'être écrits et présentés de façon à favoriser cette pratique, au détriment des fils discursifs plus complexes de l'argumentation ou de la narration. Lors d'une étude quantitative et qualitative menée auprès d'adolescents sur la lecture de la presse, Barbier-Bouvet [2011, 130] a constaté que certains lecteurs reprochent par exemple à *Télérama* de proposer un discours trop « dialectique ». Ils préfèrent l'expérience à l'expertise, survalorisent les « faits » par rapport à l'argumentation : « les jeunes lecteurs n'aiment pas les textes qui les laissent sur un questionnement » et cherchent une « utilité » immédiate de la lecture : recherche qui peut rappeler les pratiques scholastiques du passé.
- 20 À l'encontre de la méthode monastique axée sur la compréhension lente et la méditation, la scolastique avait en effet déjà favorisé la composition de florilèges, qui réduisaient le texte original à un enchaînement de citations décontextualisées, faciles à parcourir. Les textes n'étaient plus traités comme des œuvres conçues à une époque précise, mais comme des corpus impersonnels de propositions [Hamesse, 2001, 136]. En réaction aux dérives de ce modèle, les humanistes de la Renaissance recommandaient de reprendre un contact plus direct avec les textes originaux. Comme l'explique Grafton [2001, 245], l'élève humaniste était amené à traiter tout texte comme une « chambre d'écho » en repérant notamment les allusions à des intertextes.

- 21 Le « jeu de clefs » pour réussir cette démarche était détenu par le maître humaniste. Voilà pourquoi un soupçon d'élitisme a toujours plané sur l'humanisme. Montaigne affirmant « feuilleter » ses livres « sans ordre et dessein », « à pièces décousues », doit régulièrement servir de modèle pour prouver comment le schéma de la lecture humaniste peut être brisé avec « liberté et brio » [voir Grafton, 2001, 256].
- 22 À l'heure actuelle, les discours revendiquant l'émergence d'un « humanisme numérique » se multiplient [voir notamment Doueïhi, 2011 et ses multiples interventions dans des conférences], et la lecture y tient, à mon avis, un rôle important. La lecture de survol du texte numérique semble certes répondre à des motivations spécifiques, dont celle de localiser rapidement une information. Fondée sur la traversée rapide d'un grand nombre de textes, elle peut, comme l'affirment les auteurs travaillant sur la *sérendipité* [par exemple, Perriault, 2000 ; Ertzscheid, Gallezot, Boutin, 2009], permettre des découvertes insoupçonnées. Elle peut pourtant aussi fragiliser le lecteur, le rendre plus vulnérable aux tentatives de manipulation [voir Desrichard, 2011] – surtout si elle reste la seule pratique du texte numérique.

Diversification des figurations

- 23 Dans une étude menée par Yves Jeanneret, Annette Béguin, Dominique Cotte *et al.* en 2003 (154), certains sujets interrogés ont affirmé que la lecture de survol ne constitue qu'une première étape de découverte du texte numérique. Ils se promettaient de lire une sélection de textes « plus tard », quand ils auraient le temps. Si l'omniprésence d'un sentiment de pression temporelle a bien été constatée, certains lecteurs rêvaient de toute évidence d'un autre temps de lecture, effectuée « à tête reposée », permettant de suivre des argumentations complexes [Jeanneret, Béguin, Cotte *et al.*, 2003, 123].
- 24 Dans l'étude menée en 2006 à l'université Lyon 2, plus de 50 % des étudiants interrogés ont affirmé imprimer le texte numérique pour entreprendre cette phase de lecture lente et concentrée. Alors qu'un premier groupe d'étudiants a indiqué que l'on « comprend moins bien » et que l'on « apprend mal » sur support numérique, que le texte électronique n'est pas propice à la révision et à l'apprentissage, d'autres sujets ont cependant considéré la lecture sur écran comme « rapide, intéressante, claire, accessible », « facile », « pratique », « intuitive et immersive », « moins statique et plus moderne ». Un étudiant est allé jusqu'à affirmer que « c'est devenu une habitude ; j'ai même du mal à lire en format papier ».
- 25 Lors d'une étude menée courant 2010 à l'université de Californie [Li, Poe, Potter *et al.*, 2011], 49 % des étudiants interrogés ont encore affirmé préférer les livres papier. De premiers basculements s'observent cependant, et laissent penser que de futures générations recourront au texte numérique non plus seulement pour la recherche d'informations, mais pour la lecture-plaisir et la lecture-apprentissage. Au cours d'une étude dirigée par Bowker [2012] auprès de jeunes étudiants britanniques en décembre 2011, deux tiers des sujets ont certes dit préférer les ressources papier pour lire dans le cadre de leurs études. La comparaison avec une étude semblable en 2003 montre néanmoins un changement significatif. Alors qu'en 2003, 95 % des étudiants ont affirmé utiliser des ressources papier parallèlement aux ressources numériques, ils n'étaient plus que 88 % en 2011. 49 % ont déclaré un usage fréquent de Wikipédia. Constat d'un changement des pratiques qui s'était annoncé dès 2006 dans une étude par

questionnaire menée par l'Observatoire national de la vie étudiante en France [2006], dans laquelle 9 étudiants sur 10 déclaraient utiliser Internet pour leurs études.

- 26 Bien évidemment, il ne s'agit pas ici d'affirmer que tous ces résultats sont strictement comparables, ces sondages ayant été effectués dans des contextes et avec des protocoles différents. Il est néanmoins possible d'y déceler des tendances. L'étude menée par l'éditeur Pearson [2012] aux États-Unis auprès de 1 410 étudiants confirme pour la première fois une tendance qui s'annonce depuis plusieurs années : 6 étudiants sur 10 ont affirmé préférer la version numérique à la version imprimée d'un livre, qu'ils le lisent pour la détente ou pour les études. Le basculement vers la version numérique a eu lieu entre 2011 et 2012 : lors d'une étude semblable réalisée par le même éditeur l'année précédente, les déclarations en faveur du livre imprimé avaient encore été majoritaires.
- 27 Au vu de ces résultats, il paraît donc probable que beaucoup de lectures s'effectueront dans les années qui viennent sur les dispositifs numériques, que ce soit dans un cadre pédagogique, professionnel ou privé, qu'elles aient comme motivation la recherche d'informations, l'apprentissage, la juxtaposition de points de vue ou l'immersion dans des mondes fictionnels. Une diversification des figurations de la lecture numérique se dessine, incluant la possibilité de pratiques intensives. L'évolution des figurations du dispositif et du réseau y contribue certainement.

Figurations du dispositif et du réseau

- 28 Afin de circonscrire l'évolution de l'horizon d'attente du lecteur face au texte numérique, il est instructif d'étudier le vocabulaire utilisé qui laisse parfois transparaître des prises de position fortes. Un premier champ sémantique s'organise autour de termes empruntés au milieu aquatique. Comme l'écrit Bertrand Gervais [2004, 61], « on navigue sur une mer, c'est-à-dire qu'on ne fait que rester en surface d'un lieu qui possède pourtant une densité et une profondeur, même si elles sont différentes de celles de la terre ferme ». À partir du moment où l'acceptation d'une métaphore comme celle de la « navigation » sur Internet est si communément partagée, il faut s'interroger jusqu'à quel point celle-ci décrit une pratique, ou participe à instaurer et légitimer cette pratique. Dans le cas du « surf », des idées de parcours de surface peuvent se coupler à des représentations de l'Internet comme espace difficilement maîtrisable, dans lequel le lecteur se laisserait emporter par toutes sortes de vents et courants ; la navigation peut pourtant aussi renvoyer à des idées de domination possible.
- 29 Je reviendrai sur ces questions de vocabulaire un peu plus loin en me penchant sur le terme « information », si fréquent dans les discours consacrés à Internet : il suffit de penser à la récurrence des termes « autoroutes de l'information » et « société de l'information » pour comprendre à quel point ils ont forgé les imaginaires de l'Internet. Associés à des idées de transparence et d'universalité [Doueïhi, 2011, 56], ces termes renvoient souvent à l'espoir que l'information numérique sera capable de réduire nos incertitudes sur le monde. Ne dit-on pas très couramment : « Je vais vérifier sur Internet » ? D'une part émerge dans ce discours l'idée qu'Internet constitue un lieu stable et fiable pour les « archives de l'humanité » [Doueïhi, 2011, 56] et saura fournir une réponse à tout. D'autre part, des expressions comme « flux d'information »

couplent des idées d'instabilité et d'éphémère, d'instantanéité et d'évanescence à ces idées de stabilité et de vérité, et révèlent un champ de tensions.

Intelligences collectives

- 30 À travers la figuration d'un Internet comme « mémoire » infiniment extensible et indéfiniment associative, le dispositif numérique est plutôt investi de l'idée de stabiliser les connaissances. Un « mythe fondateur » de l'Internet, comme le formule Milad Doueïhi [2011, 56], consiste à prôner que tout sera désormais rendu accessible, que le « réseau des réseaux » accueille les « archives de l'humanité » tout en faisant émerger une « intelligence collective et interconnectée » [Lévy, 1997, 178]. À travers le concept d'« intelligence collective », le fonctionnement techno-sémiotique de l'hypertexte a été rapproché du fonctionnement complexe du cerveau humain. La nature « associative » des relations entre les « nœuds » d'un « réseau » hypertextuel a été considérée comme un premier pas vers « une relation directe entre le cerveau humain et les ordinateurs, condition déterminante de la symbiose planétaire par l'intermédiaire des réseaux de communication » [de Rosnay, 1995, 103 ; Lévy, 1997].
- 31 « L'informatique permet ici d'instrumentaliser le fonctionnement même de la pensée et de la construction des savoirs », a affirmé aussi Jean Clément [2000, 49], mobilisant la figuration d'un Internet hypertextuel qui contiendrait non seulement les archives de l'humanité, mais toutes les lectures possibles de celles-ci. Jay David Bolter [1991] a avancé l'idée que l'« espace » d'écriture électronique reflète la façon dont fonctionne l'esprit en rendant visibles les connexions entre idées. « L'hypertexte reconduit la pensée à une organisation en réseau plus proche de la capacité associative qui caractérise l'organisation de la pensée », a écrit également Alessandro Zinna [2002].
- 32 Ces prises de position assez répandues dans les années 1990 reflètent la fascination des sciences humaines pour le champ de l'intelligence artificielle. Elles s'appuient en outre sur la complexité visuelle des graphes avec lesquels on essayait dans ces années de cartographier à la fois l'Internet dans son ensemble, et les relations entre les pages d'un site Web reliées par liens. Des graphes comme ceux réalisés dans le projet « Opte »³ rappellent en effet, jusque dans les choix graphiques, les représentations des réseaux neuronaux.
- 33 Milad Doueïhi [2011, 152] montre comment cette figuration d'un dispositif numérique saisissant l'intelligence, la mémoire et la vie se traduit dans le projet « My Life Bits »⁴, qui promet à l'utilisateur de pouvoir stocker une « vie humaine » entière sur support numérique et de rendre cette vie explorable à travers des annotations et des hyperliens. Les auteurs de ce projet se positionnent à l'encontre des associations entre le Web « liquide » et les idées de l'éphémère numérique, affirmant que la mémoire numérique aurait un avantage immense sur la mémoire humaine : celui de ne pas connaître des failles de stockage.
- 34 Certaines créations de littérature et d'art numériques font appel à cette figuration d'une mémoire humaine à la fois stabilisée et explorable (voir l'hyperfiction *Inside - A Journal of Dreams*⁵ évoquée plus haut), alors que d'autres mettent au défi ces attentes en explorant la labilité du dispositif numérique [Gregory Chatonsky dans ses œuvres « flux »⁶ ; mes créations « Flux » et « Tramway » ; pour une contextualisation théorique de ces créations, voir Saemmer, 2011b et Gervais, 2011].

Exploration d'espaces

- 35 La représentation arborescente des parcours est également à l'origine d'une figuration de l'hypertexte comme espace de parcours de lecture possibles, comme le font remarquer Jean Davallon et Yves Jeanneret [2004, 47]. Quand George P. Landow [1997, 36] avance que l'hypertexte lie un bloc textuel à un ou plusieurs autres sans établir une hiérarchie d'exploration précise, il considère en effet l'hyperlien comme une partie d'un *espace* explorable.
- 36 Dans les publications académiques consacrées à l'hypertexte, les graphes se sont multipliés tout au long des années 1990 et 2000. Mark Bernstein [2003] a proposé des représentations comme le « *circle* » (un hypertexte qui ramène le lecteur vers des textes déjà visités) ou le « *contour* » (des cercles mutuellement interconnectés), Marie-Laure Ryan [2006, 148] a parlé d'« *anémone de mer* » ou de « *labyrinthe* ». Tout en reflétant le besoin de repères, ces figurations ne contenaient généralement aucune indication sur les raisons qui ont amené un auteur à relier des textes par des hyperliens. Elles opéraient donc « une sélection importante dans ce qui peut être pris en compte par l'analyse », comme le formulent Jean Davallon et Yves Jeanneret [2004, 47] : le potentiel d'action du texte numérique a été réduit à une « combinatoire graphique de parcours », orientant les attentes du lecteur vers l'idée qu'il importe plus d'explorer *comment* différents textes se trouvent reliés, que d'interpréter *pourquoi* ils le sont.

Partages universels

- 37 Les figurations permettent « à une société de construire son identité, en exprimant ses attentes par rapport au futur » [Flichy, 2001, 254]. Patrice Flichy a montré leur importance dans de nombreuses publications. Dans son livre *L'imaginaire d'Internet* [2001], il met en avant le rôle de la contre-culture californienne dans l'émergence d'un « imaginaire coopératif » du Web – figuration d'autant plus prégnante qu'elle s'appliquait aussi bien à la technique qu'à l'organisation sociale du réseau.
- 38 Le principe de coopération et de partage a constitué en effet, selon les affirmations de certains fondateurs du Web, à la fois la raison d'être de l'architecture technique du World Wide Web en tant que réseau d'ordinateurs « décentralisé », et le principe de fonctionnement « démocratique » de sa mise en place. Dave D. Clark, coordonnateur de l'Internet Engineering Task Force (IETF) de 1981 à 1989, a résumé la philosophie du groupe qui a produit certains standards du Web : “ *We reject kings, presidents and voting. We believe in rough consensus and running code* ”⁷. L'IETF se voulait informel, international, ouvert à tout individu souhaitant présenter ses idées – sans prise en compte de sa profession, de ses diplômes et autres qualifications qui avaient garanti l'accès à la prise de parole dans l'espace public traditionnel.
- 39 Dominique Cardon [2010] a analysé la récupération des technologies du réseau au sein des mouvements autonomistes américains, qui investissaient rapidement le Web émergent dans l'idée d'élaborer des modes de vie plus ouverts et démocratiques. Significativement, le groupe travaillant sur les protocoles de communication du réseau (Network Working Group) intitulait ses comptes rendus de réunions *Requests for Comments* : toute proposition était soumise au débat public, dans l'espoir qu'émerge une « intelligence collective » de cette foisonnante communauté où les idées se juxtaposaient, se confrontaient, se discutaient et se développaient collectivement :

l'intelligence étant plus que la somme des propositions avancées par chaque individu isolé. « Ils rêvent d'un monde [...] où les communautés en ligne renforceraient ou remplaceraient les communautés locales, où les conférences informatiques permettraient d'exercer une intelligence collective, de construire un nouvel espace public », résume Patrice Flichy [2003]. Comment une idée mise au point par un petit groupe d'ingénieurs a-t-elle pu participer à forger une figuration socialement partagée de l'Internet ?

- 40 Pour appréhender ce processus, il faut considérer le fait que des pionniers comme Howard Rheingold [2000] ont présenté dans les années 1990 ces expériences communautaires comme modèle de référence. Bien que les enjeux politiques et commerciaux de l'Internet aient été rapidement exploités par les élites qui avaient déjà dominé l'espace public traditionnel, et que le financement de la mise en place de l'Internet à l'échelle mondiale n'ait jamais été indépendant, le Web a été présenté dans les médias de l'époque comme le reflet d'une contre-culture. En 1993, le *Time Magazine* a intitulé « Cyberpunk » le dossier de couverture de l'un de ses numéros, qui a salué Howard Rheingold comme incarnation du « premier citoyen d'Internet »⁸. En 1995, alors que Windows lançait la version 1995 de son système d'exploitation incluant des technologies clés pour la connexion à Internet, et que le navigateur Internet Explorer se trouvait désormais préinstallé sur les ordinateurs dotés de ce système, *Time* a prôné l'idée d'un réseau « non propriétaire », non contrôlé, fonctionnant comme une commune avec 4,8 millions de membres.
- 41 Une étude menée en 2010 sous la direction d'Aurélie Laborde à partir de l'analyse de 1 642 articles du *Figaro* et du *Monde* révèle que les figurations de l'Internet véhiculées par la presse française s'approchaient de ces représentations relayées par les médias américains. Jusqu'au début des années 2000 s'affichait en effet une vision assez optimiste et confiante de l'Internet, mettant au centre l'idée de liberté couplée au mythe du *far west*. Dirigées contre la récupération commerciale des valeurs de partage et de bénévolat, ces idées continuent aujourd'hui à animer les discours autour des logiciels *open source*, et servent en outre à légitimer certaines formes de piratage. Pour Faucilhon [2010], les pirates sont ainsi les « nouveaux promoteurs de la libre circulation des idées, les derniers défenseurs de l'utopie de partage » [Tarin, 2011, <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2011-03-0104-003>].
- 42 Dans la lecture sociale nourrie de commentaires parfois divergents, cette figuration est actuellement censée trouver son apothéose. Si les connotations négatives de la navigation associent le dispositif numérique, et en particulier l'Internet, à des lectures rapides et superficielles, à une « tyrannie de l'immédiat et de l'instantané » [Doueihy, 2011, 11] qui contaminent la réflexivité, ses connotations positives renvoient à des idées de transparence et de partage universel, qui, avec les outils du Web 2.0, s'associent de plus en plus à l'idée d'une lecture enrichie. Si les uns déplorent la disparition de la lecture au profit d'une « communication exubérante et au droit d'être auteur désormais reconnu à chacun » [Finkielkraut, Soriano, 2001, 31], d'autres présentent la lecture sociale comme un modèle résolument démocratique. Certains auteurs, tel François Bon sur son site tierslivre.net, ont rapidement investi l'hyperlien d'une fonction sociale qui semble, dans les pages plus récentes du site, absorbée et redéployée dans les commentaires et une activité d'écriture sur les réseaux sociaux. L'idée de partage, de transparence et de droit d'expression accordé à tous reste donc l'une des figurations puissantes de l'Internet.

Connaissances en réseau comme processus

- 43 Malgré les précautions à prendre quant aux « présuppositions d'égalité » inhérentes à l'idée du partage universel (le partage sur Facebook est par exemple fortement conditionné par la notion d'« amis »), Dominique Cardon [2009] défend l'idée que l'espace public s'est élargi grâce au Web : Internet « a désenclavé l'espace fermement contrôlé et contenu de l'expression publique en l'ouvrant à de nouveaux énonciateurs », donnant l'impression que la parole de tous ceux qui avaient auparavant dominé l'espace public – journalistes, hommes politiques et experts –, pouvait enfin être efficacement contestée. L'encyclopédie participative Wikipédia constitue selon Cardon une « figure exemplaire » de cette ouverture : contrairement aux encyclopédies comme *Universalis* et *Britannica* rédigées par des experts, les contributeurs de Wikipédia seraient évalués par la communauté des rédacteurs à partir de ce qu'ils écrivent, et non pas à partir de leurs diplômes ou autres qualifications socialement reconnues.
- 44 Se pose néanmoins la question des figurations dont les lecteurs investissent ce projet explicitement présenté comme une encyclopédie – autrement dit, si les attentes envers l'encyclopédie ont évolué aussi rapidement que ses modes d'écriture et de publication⁹. Comme le montre Dominique Cardon, l'espace public traditionnel est le résultat d'un long processus de « professionnalisation » et de « domestication » des locuteurs. Ceux qui prennent la parole dans l'espace public traditionnel le font grâce à des statuts spécifiques, fondés entre autres sur l'organisation syndicale de la presse et de l'édition et sur des outils de protection de la liberté d'expression. Malgré ces aspects sans doute injustement exclusifs, l'information se trouvait alors sélectionnée au préalable par des professionnels, selon une certaine déontologie et suivant une « contrainte de distanciation » censées mettre à l'écart des formes de prise de parole trop subjectives ou intéressées [voir aussi Gaschke, 2009]. L'énonciation éditoriale des sites comme Wikipédia et de certains journaux en ligne peut susciter des attentes de pérennité, de fiabilité et d'expertise indépendante associées aux figurations du dispositif de lecture papier – attentes potentiellement mises au défi par le fonctionnement actuel de ces sites.
- 45 La figuration de l'Internet comme espace d'émergence d'une intelligence collective, addition de subjectivités et de savoirs forcément relatifs, nécessite en effet que la connaissance soit perçue comme un processus admettant la mise en doute, et non pas comme un produit stable, transparent et vrai. Loin de l'idée que l'on vérifie des informations sur Internet, la représentation du Web comme espace public ouvert, fondé sur une « libération des subjectivités » [Cardon, 2009] et un droit de parole donné à tous, de l'Internet décentralisé dans lequel les opinions se croisent, se juxtaposent et se contredisent, semble donc impliquer de la part du lecteur une acceptation, au moins transitoire, de l'incertitude. De toute évidence, certains lecteurs adhèrent à cette figuration et prônent ses avantages – voir l'affirmation de Kevin Kelly [2010 ; éditeur du magazine *Wired*] qu'il est désormais moins intéressé dans la « vérité, avec un grand V, et plus intéressé dans les vérités, au pluriel ».
- 46 Cette affirmation fait penser au « dialogisme » tel qu'il a été défini par Mikhaïl Bakhtine [1929], donc à l'idée que la vérité n'est pas individuelle mais se construit grâce à l'interrelation dialogale : elle « naît entre les hommes qui la cherchent ensemble, dans le processus de leur communication dialogique » [1970, 155]. Selon l'ancien président

de Reuters New Media, Andrew Nibley [2000, 37-38], la figuration d'un tel Internet « dialogique » répond notamment aux attentes des jeunes lecteurs, qui ne veulent plus qu'on leur dise « comment penser ».

Connaissances en réseau comme produit

- 47 Or, des études empiriques montrent aussi que beaucoup de lecteurs attendent du texte numérique qu'il fournisse de l'« information » (voir l'étude de 2006, note 19, p.60, et l'étude exploratoire à l'université Paris 8 décrite plus loin). Ils entendent par « information » des données « factuelles », des définitions, descriptions, dates et détails capables de réduire leur incertitude sur le monde. L'information devient dans cette figuration « une sorte de réel ontologique immédiatement perceptible » [Le Marec, Babou, 2003, 255] relevant d'une « culture de l'évidence ».
- 48 La présence du mot « information » dans les discours scientifiques et journalistiques circonscrivant les spécificités de l'Internet est frappante. Un amalgame entre « données », « information », « savoir », « connaissance » et « vérité » s'opère dans certains discours au détriment des termes « opinion », « prise de position », « subjectivité » et « relativité » caractéristiques de la vision communautaire et dialogique de l'Internet.
- 49 L'étude des représentations de l'Internet dans la presse française [Laborde, 2010] montre ainsi que dans la période de 2004 à 2007, celles-ci renvoient avant tout à une figuration du Web comme « source de connaissance ». Cette source de connaissance s'envisage à cette période sous un angle unilatéral, de l'émetteur « expert » vers le récepteur en manque d'informations, et renvoie à une « culture de la connaissance explicite » [Bélisle, 2011, 27] : comme le montrent Joëlle Le Marec et Igor Babou [2003, 255], cette figuration est fondée sur l'idée que « la communication entre individus serait enfin désambiguïsée, libérée des contraintes de l'interprétation ». C'est précisément lorsqu'Internet est considéré comme dépositaire de cette sorte de connaissances que la phrase « je vais vérifier sur Internet » prend sens. Cette phrase ne reflète décidément pas l'idée d'une connaissance comme *processus* issu d'une « culture de l'argumentation », mais comme *produit* issu d'une « culture de l'évidence ».
- 50 Dans ce contexte, il paraît nécessaire de revenir brièvement à l'institutionnalisation du terme « société de l'information ». Cette institutionnalisation a donné lieu depuis les années 1970 à de nombreuses annonces officielles et initiatives gouvernementales. Comme le montre Sarah Labelle [2001], l'annonce « participe matériellement de la réalisation même de ce qu'elle prétend désigner : ainsi passe-t-on d'un effet de discours, dans le dire, à l'autoréalisation d'une idéologie, dans le faire » (66). Une initiative datant de 1997 porte le titre significatif « Programme d'action gouvernemental pour la société de l'information » (PAGSI)¹⁰, posant l'existence de cette « société de l'information » comme un allant-de-soi, et témoignant de la volonté du gouvernement d'y prendre une part active. Dans les publications officielles autour de ces initiatives et programmes, les termes « Internet » et « information » se trouvent étroitement liés. Ne dit-on pas en effet, très communément, et même dans les *curricula* universitaires, « recherche d'informations » et non pas « recherche d'opinions » ou « repérage de points de vue » pour qualifier la recherche sur Internet, et cela même si la « société de la connaissance » a désormais remplacé la « société de l'information » dans les discours officiels [Bélisle 2011, 22] ?

- 51 Certes, lorsque le *Journal officiel de l'Union européenne* liste en 2006 les « compétences clés pour l'éducation et la formation tout au long de la vie »¹¹, l'accent est non seulement mis sur la recherche, mais aussi sur l'évaluation de l'information. Celle-ci reste néanmoins investie d'une idée de légitimité, d'unité du « message » [Wolton, 2009, 55]. Celui qui dit « je vérifie sur Internet » considère les données disponibles sur le Web comme des « informations » qu'il investit de l'espoir d'être porteuses de certitudes.
- 52 L'« illusion technologique » peut renforcer cette idée d'une « vérité » déposée sur Internet. Comme l'explique Hervé Laroche [1999], l'illusion technologique n'est pas spécifique aux « technologies de l'information », mais y est particulièrement prégnante : « Elle consiste à croire que tout problème trouve une solution par un surcroît de technologie ». L'hyperlien joue un rôle clé dans cette illusion technologique grâce à l'instantanéité avec laquelle il donne accès aux données.

Figurations de l'hyperlien

- 53 Le lecteur nourrit aussi des attentes envers le texte lui-même à lire, avec ses répertoires, procédés rhétoriques et formes-modèles. Peu de spécificités du texte numérique ont généré autant de prises de position divergentes que l'hyperlien.

Non-séquentialité et systèmes associatifs

- 54 Lorsque Theodor Nelson a créé en 1965 le néologisme « hypertexte », il rêvait d'abord d'un gigantesque projet de bibliothèque : « Xanadu » devait interconnecter la totalité des archives humaines. De nouvelles formes de liens « non séquentiels » entre les documents de cette archive devaient permettre une lecture des fichiers dans « toutes les directions » [voir Nelson, 1982]. Dès le départ, la « non-séquentialité » de l'hypertexte s'est trouvée opposée à la « séquentialité » de la page de livre, et cela même si tout livre n'anticipe évidemment pas sur une lecture séquentielle : les dictionnaires et encyclopédies, certains recueils de poésie et livres d'artistes, beaucoup de journaux et magazines ne se lisent pas du début jusqu'à la fin.
- 55 L'idée de la non-séquentialité a été largement promulguée par les premiers théoriciens de l'hypertexte aux États-Unis, dont George P. Landow et Jay David Bolter, et les premiers auteurs d'hyperfictions qui la couplaient souvent à un refus de la « clôture » du texte, une relativisation du statut d'auteur et une revalorisation du statut de lecteur. L'hypertexte est tombé chez ces théoriciens et créateurs sur un terrain fertile, préparé par la lecture des théories poststructuralistes françaises et de la littérature d'avant-garde. A émergé une position que certains ont appelée par la suite « théorie de la convergence » et qui a suscité beaucoup de critiques, surtout depuis les années 2000 [voir notamment Cusset, 2003]. Il ne s'agit pas d'évaluer ici la validité des figurations inhérentes à la théorie de la convergence, mais de circonscrire son influence potentielle sur les pratiques du texte numérique.
- 56 George P. Landow [1997] a considéré dans les années 1990 les approches du texte et de la lecture poststructuralistes non seulement comme points de départ, mais comme véritables prophéties de l'aventure hypertextuelle (4). « *What is unnatural in print becomes natural in the electronic medium and will soon no longer need saying at all, because it can be shown* », a avancé de même Jay David Bolter [1991, 143]. Comme le montre Samuel

Archibald [2009, 48], le poststructuralisme constitue une transition entre la vision immanente du sens proposée par le structuralisme, et l'idée du sens « négocié » résultant d'une fusion des horizons du texte et du lecteur qui sera précisée par les théories de la réception. Roland Barthes a, dans ses travaux poststructuralistes, redéfini la notion de « texte » en avançant que tout texte n'existe que par l'acte de réception. Il était tentant de prôner des convergences entre cette revalorisation du lecteur et le potentiel d'action de l'hypertexte, avec lequel le lecteur semble pouvoir interagir beaucoup plus amplement que dans le texte papier.

- 57 Influencés par le poststructuralisme, certains auteurs ont donc projeté sur l'hypertexte des idées de non-séquentialité, de structure « rhizomatique » et de texte « scriptible ». George P. Landow [2006] propose le néologisme “ *wreader* ” mélangeant les termes de lecteur et d'auteur. L'idée est également chère à Pierre Lévy : « Depuis l'hypertexte, toute lecture est un acte d'écriture » [1998, 44].
- 58 L'assimilation entre intertexte et hypertexte semblait également s'imposer de façon naturelle à cette époque. Roland Barthes et Julia Kristeva ont considéré le texte comme un réseau de références à d'autres textes [Barthes, 1973a ; Kristeva, 1969] qui se trouve actualisé par le lecteur. Suivant Michel Riffaterre [1980, 4], l'intertextualité se définit comme la « perception par le lecteur de rapports entre une œuvre et d'autres, qui l'ont précédée ou suivie » (9). Pour George P. Landow [1997, 4], l'hypertexte permet de visualiser de façon efficace ces relations intertextuelles. Ce qui, lors de l'acte de lecture, reste forcément intuitif et imprécis se manifesterait grâce à l'hypertexte comme une « référence », « facile à suivre » (c'est moi qui traduis).
- 59 L'intertextualité selon la définition poststructuraliste est pourtant infinie : il s'agit d'un phénomène de *lecture*. Je rappelle dans ce contexte l'observation avancée par Bertrand Gervais [2006] que l'hyperlien se comporterait comme un signe en renvoyant à quelque chose d'autre pour quelqu'un, sauf qu'il le ferait toujours de façon identique une fois programmé. La stabilité immuable du lien suggérerait l'élimination de l'interprétant : le lien et le renvoi existeraient, sans jamais varier, indépendamment du lecteur qui choisit de l'activer. C'est précisément pourquoi l'hyperlien placerait le lecteur « dans une logique de la révélation, de l'apparition de vérités » (234). Bertrand Gervais résume dans cette proposition une figuration de l'hyperlien et de l'hypertexte qui se trouvait déjà esquissée dans les écrits de Theodor Nelson [1982]. L'esprit humain opère par associations, avance le pionnier de l'hypertexte ; mais la mémoire est « transitoire ». Theodor Nelson a combattu toute sa vie les déficits et défaillances de la mémoire humaine. L'hypertexte lui paraissait l'outil rêvé pour dupliquer les processus associatifs complexes qui s'opèrent lors de l'acte de lecture.
- 60 Samuel Archibald [2009, 57] souligne qu'une assimilation entre intertexte et hypertexte réduit pourtant les potentialités sémiotiques de l'intertextualité : « une lecture qui n'accepterait comme intertexte que les liens proposés par l'hypertexte serait forcément déficitaire et tout à fait conditionnée ». Il en est de même pour l'association plus générale entre hypertexte et processus de lecture : l'hypertexte ne peut que refléter des associations entre des textes qu'un auteur (ou éventuellement *les* auteurs ayant programmé des processus d'insertion automatisés) a considérées comme pertinentes. Il propose ces associations à la lecture. Le lecteur, en revanche, reste libre d'interpréter ces associations suivant son propre horizon d'attente.
- 61 À la fin des années 1990, de plus en plus d'auteurs ont insisté sur cette fonction « délimitante » de l'hypertexte en s'intéressant à ce phénomène textuel non plus en

tant que structure, mais en tant que séquence textuelle manipulable liant un texte précis à un autre texte précis. Certes, un hypertexte donne toujours lieu à des actualisations variables lors la lecture par différents sujets ; en proposant la relation entre deux textes, l'Auteur d'un hyperlien oriente néanmoins ce processus de réception.

Délimitations et contiguïtés

- 62 “ *Links have a delimiting rather than empowering function* ”, avance ainsi Astrid Ensslin [2007, 31]. Au lieu d'ouvrir le texte à un réseau d'associations infinies, l'hyperlien apporterait plutôt une « délimitation ». Cette délimitation s'est trouvée progressivement associée à l'idée que l'hyperlien aurait comme première fonction de « définir ». Dans son lexique de termes techniques, le *Journaldunet* décrit l'hypertexte comme « possibilité de relier deux éléments textuels par un lien », et cite comme exemple phare « la définition d'un mot [...] reliée à son occurrence »¹². “ *I will argue that hypertext links are defining in nature* ”, a avancé Scott Lloyd DeWitt [1999, 118].
- 63 Comme l'a montré Olivier Ertzscheid dans sa thèse de doctorat [2001, 219], beaucoup d'auteurs académiques ont proposé dans les années 1990 une distinction entre deux types de liens : les « liens organisationnels » (ou « liens structurels ») et les « liens sémantiques » (ou « liens de contenu »). Le lien organisationnel est défini comme un hyperlien qui appartient à la structure d'une page et qui se trouve répété sur plusieurs pages d'un site. Sont appelés ainsi les hyperliens dans un menu, dans un pied de page, dans un en-tête ou un logo. Le lien sémantique, lui, connecte « les parties d'un texte discutant de choses similaires », indiquant au lecteur une page « dont le thème est en rapport avec celui de la page en cours » : « par exemple, dans une librairie en ligne, on pourra guider l'internaute vers des ouvrages traitant du même sujet que celui évoqué dans la page en cours ». L'hyperlien organisationnel « bibliothèque » figurant sur toutes les pages d'un site est pourtant à la fois organisationnel et sémantique : il annonce une page en relation logique avec la signification du mot « bibliothèque ». Dans le lien structurel comme dans le lien sémantique, l'idée que l'hyperlien pourrait aussi relier des points de vue divergents n'est pas envisagée.
- 64 Comme je l'ai déjà indiqué plus haut, Lev Manovich [2001, 228] a donc considéré la métonymie comme l'unique principe structurant de l'hypermédia, renvoyant au fonctionnement des bases de données : un mot hyperlié vaudrait pour le texte auquel il renvoie. Une telle figuration de l'hyperlien se réfère à une culture de la connaissance explicite et de l'évidence, et suscite l'attente que l'hyperlien relie un mot à sa définition, un objet à son contenu, une date à un événement historique, un nom d'auteur à sa bio- ou bibliographie, un crime à ses preuves.

Instruments de complexité

- 65 Loin de cette figuration d'un hyperlien délimitant, Pierre Lévy [1998, 42] a considéré l'hypertexte comme le pivot central d'une « intelligence collective ». En avançant qu'il « instrumentalise la complexité », Jean Clément [2000, 49] a également mobilisé l'idée d'un hypertexte qui oppose à l'organisation ordonnée des savoirs une « organisation en système, plus floue, mais plus ouverte et plus dynamique ». Avec l'hypertexte, la période de l'histoire des sciences, inaugurée par Descartes et Galilée qui avait placé

l'approche scientifique sous le signe de la délimitation et de l'ordre, serait définitivement révolue. Au lieu de prôner l'existence d'une « vérité », l'association dynamique de points de vue permettrait de refléter la complexité des phénomènes qui nous entourent. L'éventuelle divergence entre les points de vue contribuerait à l'émergence d'une nouvelle compréhension du monde.

- 66 La figuration de l'hyperlien délimitant permettant d'accéder à des données factuelles, et celle de l'hyperlien « dialogique » juxtaposant des points de vue de façon complexe se côtoient de plus en plus fréquemment dans les discours académiques à partir du milieu des années 1990. Émerge progressivement l'idée que seule la figuration délimitante répond aux attentes du lecteur, tandis que la figuration dialogique constitue un écart par rapport aux normes d'attente.

Présomption d'information ou attentes de dialogismes

- 67 Dans les années 1990, Davida Charney [1994] a proposé de distinguer entre une figuration « romantique » et une vision « pragmatique » de l'hyperlien : alors que la vision romantique et ses concrétisations dans l'écrit numérique défient les attentes du lecteur, la vision pragmatique offre une mise en relation hypertextuelle satisfaisant les « attentes informationnelles ». L'auteur précise qu'il n'a pas eu recours à des méthodes empiriques pour sonder les attentes du lecteur face à l'hyperlien. Le point de vue de Charney a néanmoins été largement partagé.
- 68 Norton, Zimmerman et Lindeman [1999, 184] ont ainsi avancé que des développeurs « professionnels » comme Jakob Nielsen, qui procurent depuis de nombreuses années des conseils aux *webdesigners*, s'inscrivent dans une approche « pragmatique » de l'hyperlien, qui aurait comme but de « livrer de l'information » au lecteur. Des théoriciens « littéraires » de l'hyperlien, en revanche, défendent, selon l'auteur, une approche « rhizomatique ». Astrid Ensslin [2007, 127] a renchéri plus récemment en proposant de différencier entre un hyperlien « factuel » et un hyperlien « littéraire ». L'hyperlien « factuel » est présenté comme la forme « conventionnelle » du lien (“ *Links are conventionally used to illustrate connections between ideas* ”) : les connexions entre texte géniteur et texte relié y sont « transparentes » et « prédictibles ». L'hyperlien « littéraire » subvertirait délibérément cette transparence et créerait « certains effets esthétiques ».
- 69 Ces affirmations reflètent non seulement deux figurations importantes de l'hyperlien, mais sont imprégnées d'une certaine représentation du texte littéraire. La littérature se trouve investie de l'idée de déconcerter, de surprendre, d'innover et de défier les automatismes de la perception quotidienne, alors que le discours usuel, ordinaire, habituel aurait tendance à confirmer les attentes du lecteur.
- 70 La mise au défi des attentes n'est pourtant pas réservée au domaine de la littérature, et l'hyperlien littéraire confirme parfois les attentes factuelles du lecteur. Plus importante que l'association d'une représentation de l'hyperlien à un genre textuel paraît donc la question des « standards » tels qu'ils sont *proclamés* dans ces discours. En effet, les auteurs des typologies citées ont unanimement considéré la fonction informationnelle de l'hyperlien comme une « convention ».
- 71 Susana Pajares Tosca [2000] a différencié entre des « liens efficaces », mis en œuvre sur des sites Web qui évitent des dénominations équivoques, proposent une distinction claire entre les rubriques et annoncent d'emblée les particularités du texte relié : les

efforts de traitement par le lecteur seraient minimaux et les effets cognitifs maximaux. Les « liens suggestifs » mettent au défi les attentes du lecteur en privilégiant la découverte insolite au lieu de la « recherche efficace ». Christian Vandendorpe [1999] a inscrit sa typologie de l'hyperlien dans cette même bipolarité. Il a proposé de différencier entre des liens qui « complètent » et « enrichissent » le contenu de façon « efficace », et des liens qui amènent le lecteur à un autre domaine et « favorisent une lecture fractionnée ».

- 72 Emily Golson [1999, 157] a reconnu beaucoup de qualités à ces hyperliens « efficaces » qu'elle a choisi d'appeler, plus sobrement, “ *intersecting links* ”. Elle a pourtant également insisté sur leurs limites. Selon l'auteur, ces liens facilitent certes la compréhension en reliant un texte à des définitions, à de l'« information établie », à une « conclusion logique » : ils « indiquent des points de départ bien marqués vers des destinations prévisibles », et mettent en œuvre un « flux d'information » qui passe par une structure binaire et hiérarchique. Le lecteur peut approcher ces liens avec une question simple ; l'hyperlien lui offre le chemin le plus rapide vers une réponse claire. La prévisibilité de cette relation peut rassurer. En revanche, elle n'invite pas à l'adoption d'une attitude réflexive. Aucun « sens inédit » ne peut, selon Golson, résulter d'une telle lecture hypertextuelle.
- 73 Emily Golson [1999, 158] a donc valorisé plutôt les liens « suggestifs », pour lesquels elle a proposé le terme “ *interacting links* ”. Ces liens inviteraient le lecteur à s'engager sur des « chemins inconnus » : à lui de construire une contiguïté possible à partir des éléments en apparence divergents. L'auteur a souligné que le manque de contiguïté entre texte géniteur et texte relié comporte le risque de « piéger le lecteur dans les tourbillons vertigineux de la contradiction ». Néanmoins, seuls les « *interacting links* » peuvent « rompre des schémas de pensée familiers ». Les associations « imprévisibles » établies par ce lien peuvent, selon l'auteur, être comparées à des « figures de style » : contrairement aux mises en relation « littérales », elles impliquent des actes de « médiation » par le lecteur.

La présomption d'information en expérience

- 74 L'idée d'un hyperlien « dialogique » défini comme médiateur entre idées divergentes, et celle d'un hyperlien « informationnel » défini comme lien stable entre données factuelles, constituent des figurations récurrentes dans les discours académiques étudiés. Les auteurs des typologies précitées n'ont pas eu recours à des études menées auprès de lecteurs. Ils ont déduit leurs conclusions de l'analyse du texte numérique lui-même, et de leurs propres impressions. Plusieurs études quantitatives et qualitatives menées ces dernières années convergent cependant avec ces résultats : avant d'entreprendre la lecture d'un texte précis, beaucoup de lecteurs déclarent en effet approcher l'hyperlien avec l'attente de recevoir des réponses factuelles. Ils adhèrent à ce que l'on pourrait appeler une figuration « informationnelle » de l'hyperlien, s'inscrivant dans une « culture de l'évidence » potentiellement hostile à la valorisation de l'argumentation.
- 75 Dans l'étude par questionnaire menée en 2006 auprès de 600 étudiants (voir note 19, p. 60), l'Internet s'est ainsi trouvé associé à la recherche d'informations. L'association forte avec les pratiques de survol montre que l'information a été considérée par ces lecteurs comme une donnée factuelle, que l'on consulte. Une étudiante a affirmé que

l'exploration de textes par le biais d'hyperliens ne relève pas de la *lecture*. Elle a précisé que lire sur écran signifie « parcourir des documents afin de trouver une information ». Dans une étude du CSA effectuée en 2011 auprès de 1 005 adultes en France [CSA, 2011], 76 % ont également affirmé « consulter » avant tout « de l'information » sur Internet. Les sujets ont insisté sur l'avantage de la « rapidité d'accès ». Encore une fois, les termes « rapidité » et « information » se sont donc trouvés étroitement associés.

- 76 Pour sonder les attentes d'un groupe de jeunes adultes vis-à-vis de l'hyperlien tout en les sensibilisant aux potentiels d'action du texte journalistique en ligne, j'ai mené en avril 2011 à l'université Paris 8 une étude exploratoire auprès de 16 étudiants inscrits en Master 2 « Gestion de l'information et du document » et 27 étudiants en Master 1 « Création et Édition numérique ». Cette expérience d'une durée de 3 heures a, en M2, fait partie intégrante d'un cours intitulé « Méthodologie de la recherche » comportant 21 heures au total. En M1, l'expérience a été intégrée à un séminaire-atelier à fois théorique et pratique de 36 heures consacré aux « Signes et figures du discours numérique ». Dans les deux groupes, l'expérience a été programmée en début de semestre, après une première séance d'introduction. Dans les deux formations, les étudiants avaient déjà acquis des connaissances théoriques et pratiques en sciences et technologies de l'information et de la communication.
- 77 De façon générale, les étudiants intégrant ces formations peuvent être considérés comme des « insérés » du numérique. Nombre d'entre eux abordent l'histoire des technologies et ses évolutions récentes avec beaucoup de curiosité, voire une certaine fascination. Tous les étudiants avaient déjà consulté des journaux en ligne. 30 % se sont déclarés « lecteurs réguliers » (lisant les journaux en ligne au moins une fois par semaine). La moyenne d'âge des étudiants était de 24 ans. L'expérience comportait une partie écrite et une discussion enregistrée. Les résultats obtenus dans les deux groupes n'ayant pas différé de façon significative, je les présente simultanément.
- 78 J'ai d'abord demandé aux étudiants de mettre sur papier une définition de l'hyperlien. Ils disposaient d'une quinzaine de minutes pour répondre. Je précise que le sujet de l'hyperlien n'avait pas encore été abordé dans ces cours, mais que les étudiants en avaient évidemment entendu parler ailleurs dans la formation. Émerge majoritairement des réponses la présomption d'information avec laquelle les étudiants approchent le mot ou l'image hyperliés. Vingt-huit étudiants attendaient ainsi de l'hyperlien qu'il fournisse un « complément d'information ». Ils ont circonscrit cette fonction informationnelle en avançant que l'hyperlien généralement « explicite » (5), « enrichit » (4), « éclaire » (3), « approfondit » (5), « définit » (4), « illustre » (7), « décrit » (1) les informations contenues dans un texte. Les étudiants ont inscrit leurs réponses dans une définition restreinte de l'information comme « donnée sérieuse », « définition », « explication », « complément factuel » renvoyant à l'idée de « vérité ». La fonction éventuellement commerciale ou publicitaire de l'hyperlien a seulement été évoquée par deux étudiants.
- 79 Cette attente globalement informationnelle s'est confirmée dans l'étape suivante de l'expérience. J'ai distribué aux étudiants un article imprimé de *l'express.fr* portant sur l'affaire Galliano. Cette interview avec un juriste porte sur le licenciement du créateur de mode John Galliano suite à des propos racistes tenus dans un bar parisien, et plus précisément sur les justifications juridiques de cette procédure. Les hyperliens ont été signalés par un soulignement. Dans cette première étape de l'expérience, il a été évidemment impossible d'activer les hyperliens ; les étudiants se trouvaient face à une

version papier du texte. Pour chacun des six hyperliens, les étudiants devaient lister leurs attentes concernant le texte relié.

- 80 Voici le document tel qu'il leur a été présenté. L'article avait été séparé du contexte de la page-écran avec ses formes-modèles afin de ne pas détourner l'attention.

Encadré 1. Affaire Galliano : Dior peut-il licencier Galliano pour des propos racistes ?

Par [lexpress.fr](#), publié le 1^{er} mars 2011 à 18:15, mis à jour à 18:50

Dior va licencier le créateur [John Galliano](#), accusé de propos racistes. Décryptage avec [M^e Rocheblave](#), avocat en droit du travail.

Peut-on être licencié pour des propos ou des faits tenus en dehors du cadre de son travail comme c'est le cas ici ?

D'une manière générale, un employeur ne peut pas tirer de motifs de licenciement de la vie privée de ses salariés. Mais dans le cas de l'[affaire Galliano](#), les conséquences de ses propos dépassent clairement le cadre personnel. La jurisprudence prévoit que si certaines actions ou propos portent préjudice à l'image de l'entreprise, une procédure de licenciement peut-être engagée. Le fait qu'une [égérie de la marque affirme publiquement son profond désaccord](#) avec le créateur de Dior ou que cette affaire s'affiche en une de tous les médias est une des raisons suffisantes pour justifier le licenciement de John Galliano car ils font une mauvaise pub à l'entreprise. De même, Dior, qui possède une clientèle internationale et donc multiraciale, peut invoquer des craintes de baisse des ventes pour expliquer cette décision.

La direction de Dior a expliqué son geste par le caractère « particulièrement odieux » des propos du créateur. Quelles autres actions ou type de paroles privées sont répréhensibles dans la sphère professionnelle ?

Il n'y a pas de liste de choses que le salarié a le droit ou non de faire. Le droit du travail prévoit qu'un employeur peut invoquer n'importe quel motif pour un licenciement. Dans ce cas-là, cela concernait des propos [racistes](#), mais cela peut être une condamnation, un engagement politique, voire même un retrait de permis de conduire si cela risque de mettre l'entreprise en péril. Un juge apprécie ensuite *a posteriori* si ce motif est recevable ou non.

La maison de couture a licencié le créateur alors que la procédure juridique est encore en cours et que jusqu'à son jugement [John Galliano est présumé innocent](#). Est-ce légal ?

Oui, car le motif de ce licenciement ne concerne par les propos de John Galliano mais les conséquences de ceux-ci. Dans ce cas-là, déterminer si la vidéo qui circule sur Internet ou si les propos des personnes qui ont porté plainte sont véridiques ne sert à rien. Seules les conséquences de l'affaire sur l'image de l'entreprise sont importantes. Donc même s'il est reconnu innocent, rien n'obligera Dior à le réembaucher.

- 81 Le premier hyperlien est posé dans l'introduction de l'interview : « Dior va licencier le créateur [John Galliano](#), accusé de propos racistes ». Les réponses fournies par les étudiants ont montré qu'ils attendaient majoritairement (20) de cet hyperlien qu'il rappelle les « faits », qu'il fournisse des explications (5). Certains (8) ont pensé pouvoir accéder à la source de cette information en cliquant : ils s'attendaient à retrouver la première dépêche, le premier article relatant le fait divers. D'autres (6) ont espéré

obtenir des informations biographiques sur le créateur. Beaucoup d'étudiants (15) ont souhaité avoir accès à la vidéo tournée dans le bar, ou à d'autres « preuves » comme des photos. Ils s'attendaient généralement à ce que le texte relié effectue une légère analepse temporelle par rapport au texte géniteur en proposant un retour sur les « faits », éventuellement enrichi d'un flux d'actualité. Une attente allant vers une dénonciation des « méfaits » de Galliano, donc une prise de position de la part du journaliste, a été exprimée par 5 étudiants. Un étudiant seulement a évoqué la possibilité d'un hyperlien pointant vers une « parodie » de la vidéo ou une caricature de Galliano. L'attente face à ce premier hyperlien s'est donc avérée être majoritairement informationnelle.

- 82 Le deuxième hyperlien, posé sur le nom et le titre de l'interviewé, « M^e Rocheblave », a créé le plus grand consensus chez les étudiants : 36 d'entre eux s'attendaient à obtenir des « informations » biographiques sur l'avocat. Six sujets ont souligné que cette information biographique peut jouer le rôle d'un argument d'autorité en prouvant la fiabilité de la personne citée.
- 83 Les hyperliens suivants sont posés sur les paroles de l'interviewé. « D'une manière générale, un employeur ne peut pas tirer de motifs de licenciement de la vie privée de ses salariés. Mais dans le cas de l'affaire Galliano, les conséquences de ses propos dépassent clairement le cadre personnel », explique l'avocat. Cet hyperlien a suscité encore une fois des attentes d'informations avant tout factuelles. Les étudiants ont pensé majoritairement (21) que le texte relié fournit un « rappel des faits », par exemple sous forme de compilation d'articles ou de flux d'actualité. Huit étudiants s'attendaient à ce que le texte relié fournisse des « explications ». Quatre sujets s'attendaient à un enrichissement du texte géniteur par des « compléments d'information ». Sept autres ont exprimé encore le souhait d'accéder à une preuve ou à une source, par exemple la vidéo tournée dans le bar. Un étudiant seulement a évoqué la possibilité d'un déplacement de focus, s'attendant à un article traitant plus spécifiquement de l'impact médiatique de l'affaire.
- 84 Selon l'interviewé, c'est aussi « le fait qu'une égérie de la marque affirme publiquement son profond désaccord avec le créateur de Dior » qui confirme le caractère public de cette affaire. Beaucoup d'étudiants (21) s'attendaient à ce que ce quatrième hyperlien mène vers la source du propos rapporté, ou vers une citation contextualisée. Six étudiants ont déclaré s'attendre à une révélation du nom de l'égérie, et un étudiant a verbalisé le suspense éprouvé face à cet hyperlien : « À noter que c'est le lien sur lequel j'aurais le plus envie de cliquer, pour découvrir de qui il s'agit ». Six autres sujets s'attendaient à des exemples d'autres égéries en désaccord avec des représentants ou responsables d'une marque. Quatre étudiants ont évoqué la possibilité que l'hyperlien dialectise le propos souligné en donnant la parole à John Galliano, juxtaposant ainsi les points de vue du juriste, de l'égérie et de l'accusé. Un étudiant s'attendait à ce que ce « profond désaccord » soit « argumenté » par le journaliste.
- 85 Par la suite, l'avocat interviewé dresse une liste d'actions pouvant provoquer un licenciement ; il cite entre autres l'exemple des « propos racistes ». Les étudiants s'attendaient majoritairement (28) à ce que cet hyperlien fournisse une définition du terme « propos raciste ». Wikipédia ou Jurispédia ont été cités comme références pour la définition des termes, ce qui montre à quel point ces supports sont investis d'une figuration informationnelle (dans le sens de « vérité » et de « fiabilité »). Certains étudiants ont pris en compte le contexte de l'hyperlien en l'interprétant comme une

annonce du texte à venir (7) : ils ont affirmé s'attendre à ce que l'hyperlien pointe vers la source « vidéo » des propos racistes proférés par Galliano. Un étudiant a évoqué la possibilité d'un hyperlien dialogique, avançant que celui-ci pourrait mener vers le site Web du Front national pour dénoncer certaines prises de position de ce parti.

- 86 Le dernier hyperlien est posé sur une affirmation du journaliste : « La maison de couture a licencié le créateur alors que la procédure juridique est encore en cours et que jusqu'à son jugement John Galliano est préssumé innocent. » Trente et un étudiants escomptaient une « définition » du terme juridique. Huit ont affirmé s'attendre à découvrir des arguments plaçant pour l'innocence de Galliano. Trois étudiants ont pensé que le terme pourrait être « discuté » en relation avec cette affaire. Un étudiant a évoqué l'association possible avec l'émission télé *Présumé innocent* : Galliano a été considéré comme un futur invité de cette émission.
- 87 Une fois la liste des attentes recueillies (cette phase a duré 35 minutes), j'ai révélé les textes reliés pour chaque hyperlien. Nous avons confronté les figurations de l'hyperlien suggérées par les étudiants aux figures de la lecture anticipées par les relations logiques entre le texte géniteur et les textes reliés. Dans cet objectif, j'ai projeté à partir de chaque hyperlien quelques paragraphes du texte relié et proposé un résumé.
- 88 Le texte relié au premier hyperlien « John Galliano, accusé de propos racistes » revient sur les événements en fournissant les raisons de l'accusation de Galliano, et répond donc aux attentes informationnelles de la plupart des étudiants – même s'il ne fournit pas les preuves matérielles du fait divers (par exemple la vidéo).
- 89 Le texte relié au deuxième hyperlien sur M^e Rocheblave présente en effet la biographie de l'avocat, ses fonctions et compétences, et confirme donc pleinement les figurations informationnelles énoncées par les étudiants.
- 90 L'hyperlien sur « affaire Galliano » mène vers le même article déjà convoqué par le premier hyperlien, qui donne les explications de l'affaire tout en rappelant les faits. Encore une fois, on peut constater une correspondance forte entre les figurations et la figure de la lecture anticipée par cet hyperlien précis. Lors de la discussion qui a suivi la révélation des textes reliés, certains étudiants ont néanmoins exprimé leur déception, voire leur agacement devant le fait que le même article se trouve convoqué par deux hyperliens : les techniques de référencement faisant visiblement partie de leur horizon d'attente, ils accusaient le journal d'opportunisme.
- 91 L'hyperlien sur « une égérie de la marque affirme publiquement son profond désaccord » mène vers un texte relié qui donne les raisons de ce profond désaccord, et révèle le nom de l'égérie : Natalie Portman. Le texte relié satisfait donc à la fois la curiosité exprimée par certains étudiants de connaître l'identité de l'égérie, et explicite le désaccord en citant ses propos.
- 92 Le texte relié au cinquième hyperlien posé sur « propos racistes » revient brièvement sur les propos tenus, mais montre par la suite que John Galliano avait élu le métissage comme philosophie de son travail créatif. Alors que l'avocat n'évoque que des principes purement juridiques, le texte relié prend ici partiellement position *pour* Galliano. Les attentes des étudiants divergeaient fortement de ce potentiel d'action dialogique de l'hyperlien.
- 93 Pour le dernier hyperlien posé sur « préssumé innocent », la majorité des étudiants s'attendaient à une définition du terme. Huit d'entre eux avaient néanmoins envisagé de trouver des prises de position fortes dans le texte relié, et 3 étudiants s'attendaient

même à trouver une juxtaposition d'arguments et de contre-arguments. En effet, le texte relié mène vers un autre article de *lexpress.fr*, dans lequel les milieux de la mode évoquent le manque de témoignages dans cette affaire, l'ouverture d'esprit générale de John Galliano et leur étonnement devant les propos tenus.

- 94 Le fait que certains textes reliés proposent donc un plaidoyer au moins partiel *en faveur* de John Galliano a surpris beaucoup d'étudiants. Lors de la discussion, ils ont exprimé leur étonnement devant la divergence entre les arguments purement juridiques de l'avocat qui justifie le licenciement, et les textes reliés apportant des points de vue personnels et amicaux en faveur du créateur. Plusieurs étudiants ont souligné le fait qu'une sorte de « débat » se crée ainsi entre le texte géniteur et les textes reliés.
- 95 Aucun étudiant ne s'était exprimé par écrit sur le fait que l'hypertextualisation d'une interview peut poser problème, dans la mesure où l'interviewé n'a sans doute pas pu influencer l'insertion de bifurcations dans ses propos. Dès que j'avais, lors de la discussion, attiré l'attention sur le genre textuel de l'article, 5 étudiants se sont déclarés « surpris », voire « choqués » par cette pratique.
- 96 En résumé, cette expérience a montré que certaines figures de la lecture anticipées par l'hyperlien, et notamment celle où le texte géniteur et le texte relié font dialoguer des points de vue divergents, ne rencontrent pas toujours les attentes des lecteurs vis-à-vis du texte numérique. La plupart des étudiants s'attendaient en effet à des données factuelles, des preuves, définitions, précisions ou compléments d'information, inscrivant l'hyperlien dans une culture de l'évidence.
- 97 Le répertoire du texte géniteur a néanmoins participé à l'orientation de leurs attentes. Pour l'hyperlien sur l'expression « présumé innocent » qui porte en elle-même un potentiel d'action dialogique, plusieurs étudiants pensaient découvrir un texte caractérisé par des prises de position fortes ; certains envisageaient même la possibilité d'une présentation d'arguments s'opposant au point de vue énoncé dans le texte géniteur.

Figurations des médias et des genres

- 98 Par ailleurs, les attentes du lecteur peuvent être influencées par les figurations associées à un média et à un genre textuel. La presse en général, par exemple, la presse d'information ou d'opinion en particulier, la brève, l'interview, l'analyse ou l'éditorial constituent des médias et genres renvoyant à une longue tradition et à des imaginaires partagés.

Faits, opinions, fictions ? Quelques figurations du texte journalistique

- 99 Il est impossible de retracer ici l'évolution des figurations de la presse de façon détaillée. Je renvoie au livre de Bernard Miège [2010] consacré à l'« espace public contemporain », dans lequel il étudie à la fois l'évolution historique des relations complexes entre l'espace public et les médias, et les transformations récentes apportées par les dispositifs numériques. Si, comme l'affirme Bernard Miège [2010, 35], la représentation de l'espace public est indissolublement liée au projet démocratique, la demande d'une information « universelle » et « vraie » s'est fait entendre dès le Second

Empire. En privilégiant « les faits sur les opinions », cette demande « exprime la volonté de poursuivre le processus d'une opinion publique éclairée », de « défendre le sérieux contre la frivolité, la citoyenneté contre l'indifférence, l'instruction contre la distraction ».

- 100 L'association fréquente entre « vérification » et « Internet », « information », « factualité » et « hyperlien » pourrait donc s'expliquer par cette attente d'un médium « transparent », investi de la fonction de relater des « faits ». Comme l'a affirmé Tom Wolfe [1973], le journalisme papier semble associé à une certaine présomption d'objectivité et de vérité. D'un journalisme numérique, les lecteurs interrogés semblent attendre de même qu'il fournisse, *via* l'hyperlien, des preuves aux affirmations avancées dans le texte géniteur, qu'il renvoie aux sources utilisées par le journaliste, ou qu'il complète les données présentées par d'autres données, factuelles et vérifiables.
- 101 Or, comme le fait remarquer Bernard Miège [2010, 34], « si l'on donne aux journaux la fonction d'enregistrer les faits sans les discuter », on oublie que le principe de l'espace public s'applique aussi aux opinions. Même en dehors du fait qu'il est difficile de distinguer strictement entre faits et opinions à partir du moment où s'opèrent, dans l'écriture, une sélection, une hiérarchisation et une présentation des données, l'on doit selon Miège accepter que des divergences s'expriment dans les journaux « lorsque les opinions sont en effet diverses, parce qu'elles correspondent à ses intérêts eux-mêmes divers » (34).
- 102 Certains lecteurs de la presse papier en semblent bien conscients, comme le montre une étude qualitative menée par Dialego pour les États généraux de la presse écrite en 2008 avec 200 participants [Faure, Sassinot-Uny, 2008]. *Via* une plate-forme de discussion numérique, des hommes et femmes âgés de plus de 15 ans, vivant en France et se déclarant eux-mêmes lecteurs de la presse, ont été confrontés à des thèmes de discussion autour de leurs usages de la presse écrite, leur opinion sur la presse et leurs attentes. La synthèse des résultats effectuée par Nadine Faure et Laetitia Sassinot-Uny fait certes émerger une vision utilitaire de la presse. Beaucoup de lecteurs insistent sur un manque de temps qui les oblige à parcourir rapidement les textes proposés. Néanmoins, une majorité des lecteurs déclarent que la presse fait partie des « valeurs démocratiques ». Elle est associée à la notion de « liberté de parole » et de « liberté d'opinion », même si certains expriment aussi des doutes quant à son indépendance. Sur ce point, les lecteurs accordent plus de confiance à la presse écrite qu'aux autres médias comme la télévision, la radio ou l'Internet, et cela même si les études sur les pratiques culturelles des Français¹³ montrent que la lecture de la presse papier nationale et régionale est en baisse quasiment constante depuis 1973 [voir aussi Donnat, 2011, 28].
- 103 Un « paradoxe » s'installe, comme le formulent Nadine Faure et Laetitia Sassinot-Uny [2008, 5], « entre les lecteurs qui sont à la recherche d'une information objective et aussi neutre que possible et ceux qui au contraire sont à la recherche d'opinions et de positionnements afin de confronter des points de vue et mener à la réflexion ».
- 104 La figuration d'une « presse d'opinion » proposant la juxtaposition dialogique de points de vue est donc projetée par certains lecteurs, certes moins nombreux, sur les éditions numériques de journaux ou magazines. L'hyperlien se trouve dans ce contexte investi de l'espoir de mettre en branle la « prétention de vérité ». Il devient porteur de notions de contradiction, d'ouverture et de pluralisme [Huesca, Dervin 2003, 282]. Lorsque Andrew Nibley [2000, 37-38] affirme que le public attend désormais du journaliste une

résistance aux « interprétations manichéennes et idéologiques » de la réalité, il énonce une figuration de l'Internet comme « espace public » élargi, où le lecteur est appelé à se frayer lui-même son chemin à travers les points de vue juxtaposés. Entend-il par là aussi que la fonction du journaliste consiste principalement à créer des liens entre des données sans prendre lui-même position ? Ou veut-il plutôt dire que le journaliste, tout en exposant son point de vue, doit utiliser l'hyperlien pour montrer que d'autres points de vue existent ? Ces figurations dialogiques de l'hyperlien rencontrent-elles les attentes du lecteur, comme Andrew Nibley le présume ?

- 105 L'expérience pédagogique précitée ne peut évidemment pas être considérée comme représentative des figurations du journalisme numérique dans la société française. Elle donne un aperçu possible. La plupart des étudiants ayant participé à l'expérience s'attendaient certes à ce que les textes reliés à un article journalistique fournissent des compléments d'information factuels. Quelques sujets ont néanmoins évoqué la possibilité d'une mise en relation dialogique d'arguments et de contre-arguments. L'émergence du paradigme de la lecture sociale contribuera peut-être à renforcer cette figuration dialogique. Peu après la constitution de mon corpus journalistique qui inclut en outre des articles de *lexpress.fr*, le groupe a décidé d'autoriser désormais les commentaires de lecteurs à la fin des articles. Pour *marianne2.fr* et *lepost.fr*, l'ouverture au débat avec les lecteurs s'était effectuée déjà bien avant.
- 106 Malgré une institutionnalisation progressive des « blogs d'opinion », et une ouverture de plus en plus large de la presse numérique aux réseaux sociaux accompagnée parfois de discours enthousiastes [voir par exemple Jean-François Kahn]¹⁴, il ne faut pas sous-estimer l'impact des représentations attribuant à la presse le rôle d'enregistrer et de transmettre l'information de la façon la plus neutre et transparente possible. Ces figurations se reflètent dans l'idée d'un hyperlien comme lien efficace entre des données factuelles.
- 107 Face à un horizon d'attente encore fortement marqué par une figuration informationnelle de la presse, se pose aussi la question de l'acceptation possible d'une irradiation iconique apportée par la manipulabilité du texte, qui non seulement renforcerait des attentes de « révélation » et de « vérité » [Gervais, 2006], mais irait jusqu'à expérimenter dans ses dimensions immersives.
- 108 Selon Ken Pimentel et Kevin Teixeira [1993, 15], la suspension de l'incrédulité est une condition *sine qua non* de l'immersion. Qu'elle soit valorisée ou dénoncée, l'immersion est généralement associée à certains genres textuels : le roman et le cinéma narratifs, et plus récemment le jeu vidéo. En avançant que la non-fiction est proposée pour qu'on y croie alors que la fiction est proposée pour « faire-croire », Gregory Currie [1990, 91-93] pose le problème de façon polémique, et évidemment discutable. Les débats virulents autour de la « réinterprétation » de l'affaire Villemin par Marguerite Duras, publiée par *Libération* en 1985, ne sont pourtant qu'un exemple démontrant la vitalité d'une distinction toujours opérationnelle entre fiction et faits [voir Saemmer, 2006]. Le rôle attribué à la presse par grand nombre de lecteurs semble décidément être celui de relater des faits, et cela même lorsqu'un journal donne la parole à un écrivain. Les débats récurrents autour de la « fictionnalisation » de faits divers montrent que beaucoup de lecteurs ne sont pas prêts à accepter les prémisses du « Nouveau Journalisme », défendues entre autres par Tom Wolfe dès les années 1970 [1973, 31]. L'auteur avait plaidé pour l'introduction d'éléments fictionnels dans la description du

réel afin de pallier « au manque d'adresse imaginative » du journalisme traditionnel et de provoquer un nouvel investissement du lecteur.

- 109 Dans l'hyperlien immersif et l'animation textuelle, cette forme de journalisme pourrait trouver de nouveaux procédés rhétoriques. Leur utilisation dans la presse peut pourtant susciter de fortes réticences. Le fait qu'interactivité et ludicité se trouvent étroitement associées dans de nombreux discours consacrés à l'Internet et à l'hyperlien [voir Saemmer, Maza, 2011] n'aide sans doute guère à balayer ces réticences, et peut suggérer l'idée que l'hyperlien immersif et l'animation textuelle constituent avant tout des outils de l'*infotainment* : une forme d'énonciation ludique dans laquelle, comme l'affirme Ionna Vovou [2008, 230-33], on retrouve peu les marques de l'espace public de débat fondé sur la raison et le *logos*.
- 110 Le reproche de l'*infotainment* a, par exemple, été adressé aux *immersive news* expérimentées par certains médias américains, qui vont certes beaucoup plus loin dans le simulacre de référent [voir Nolan, 2003] en travaillant avec de l'image 3D. D'un côté, l'immersion corporelle du lecteur dans les événements représentés a l'avantage de créer un surplus d'empathie (rappelant les objectifs de certains *serious games*). D'un autre côté, cette immersion comporte le risque d'une fictionnalisation de la réalité. C'est peut-être la raison pour laquelle même l'exploration de l'hyperlien immersif et de l'animation textuelle, procédés rhétoriques pourtant moins périlleux grâce à leur caractère plurisémiotique (le mot « interrupteur », même manipulable, reste un mot), est rare dans le corpus journalistique qui sera étudié en profondeur au chapitre III, « Figures de la lecture du texte numérique dans les discours informatif et argumentatif », p.116.

Immersion, réflexivité, renarrativisation ? Quelques figurations de l'hyperfiction

- 111 Grâce à l'association fréquente entre fiction et immersion, les figurations du texte littéraire numérique pourraient être considérées comme plus spontanément accueillantes pour la manipulation et l'animation « immersives ». Avant l'examen du rôle potentiel de ces procédés rhétoriques dans un genre textuel qui a rapidement été appelé « hyperfiction », se pose pourtant la question plus générale de savoir si le lecteur est prêt à lire un texte littéraire, de surcroît narratif, sur un support numérique.
- 112 Dans l'enquête de 2006 (voir note 19, p. 60), 40,5 % des sujets ont affirmé lire un texte numérique seulement en diagonale. Beaucoup ont associé leur pratique à la recherche d'informations ; la possibilité d'une lecture immersive de textes de fiction n'a été évoquée dans aucun questionnaire. Dans beaucoup de publications académiques [Carr, 2008 ; Gaschke, 2009], la lecture attentive ou immersive d'un récit est considérée comme incompatible avec les caractéristiques du numérique.
- 113 Ces dernières années, de nouvelles formes de fictions interactives et multimédias ont pourtant émergé sur Internet, sur tablettes et téléphones portables ; ces productions pourraient faire évoluer les figurations du texte narratif et favoriser des pratiques de lecture plus attentives, exhaustives et éventuellement immersives. Comme le montre le mémoire de Master 2 présenté en septembre 2012 par Nolwenn Tréhondart¹⁵, les éditeurs de ces fictions anticipent en tout cas sur le fait que l'animation et la

manipulabilité du texte et de l'image numériques réussissent à captiver le lecteur pour l'immerger plus profondément dans les histoires racontées.

- 114 Dans ce contexte hautement évolutif, il est difficile de circonscrire avec précision les figurations de l'hyperfiction. Pour étudier l'influence de ces figurations sur la lecture, il est d'abord important de considérer que l'association entre interactivité et narration s'est trouvée mise en question dans de nombreux discours académiques, et cela non seulement à cause de la « présomption d'information » avec laquelle le lecteur approche souvent les textes numériques, mais pour des raisons structurelles.
- 115 Les « ludologistes » comme Espen Aarseth [1997] sont allés jusqu'à contester la narrativité des jeux vidéo : la signification narrative exigerait une linéarité et une unidirectionnalité du temps et de la causalité, alors que les jeux vidéo seraient fondés sur un système de branches « multilinéaires » permettant au lecteur de faire des choix. Rejaillit dans ces discours la figuration topographique de l'hypertexte exposée plus haut. Y transparaît aussi une certaine idée de ce qu'est la « signification narrative ».
- 116 S'inscrivant dans une longue tradition de la théorie de la narration remontant à l'Antiquité, Paul Ricœur [1983, 130] a avancé que « suivre une histoire, c'est avancer au milieu de contingences et de péripéties sous la conduite d'une attente qui trouve son accomplissement dans la conclusion » : une histoire doit être plus qu'une énumération d'événements ; elle doit organiser ces événements dans une « totalité intelligible ». Citant les réflexions de Paul Ricœur qui fait du temps une donnée essentielle de la narrativité, Bertrand Gervais et Nicolas Xanthos [2003] ont mis en avant deux caractéristiques du récit classique : la fin et la séquentialité. L'hypertexte mettrait en danger ces deux dimensions « indispensables » : la conclusion serait plus ou moins suspendue, et la séquentialité se trouverait remplacée par « une logique du fractionnement ». Gervais et Xanthos ont tiré de leurs réflexions des conclusions pessimistes concernant la lisibilité des hyperfictions. Umberto Eco [2003] a affirmé de même qu'un texte narratif ne devrait pas avoir comme objectif d'imiter une « encyclopédie », mais de réduire le nombre de possibilités combinatoires.
- 117 Encore une fois, il ne s'agit pas ici de se prononcer sur la validité de ces figurations de l'hyperfiction, mais d'étudier leurs répercussions possibles sur les pratiques de lecture. Dans cet objectif, il faut d'abord mentionner que la figuration du texte narratif, fondée sur la séquentialité et l'enchaînement linéaire, n'est pas la seule ayant imprégné les discours théoriques et les créations littéraires au xx^e siècle [voir aussi Saemmer, 2007]. Un certain nombre de théoriciens et d'auteurs ont, notamment lors de la seconde moitié du xx^e siècle, considéré la structure logicotemporelle du récit « classique » comme inapte à rendre compte de la complexité des processus historiques, politiques et technologiques du monde contemporain. Les auteurs du nouveau roman ont vu dans la « conclusion classique », lors de laquelle les intérêts des personnages se réconcilient, le reflet d'une société sclérosée. Pour empêcher le lecteur de fermer le livre sur un sentiment de complétude, certes rassurant mais déresponsabilisant, le roman ne devait donc avoir désormais ni début ni fin. « Tous les éléments techniques du récit – emploi systématique du passé simple et de la troisième personne, adoption sans condition du déroulement chronologique, intrigues linéaires, courbe régulière des passions, tension de chaque épisode vers une fin, etc. –, tout visait à imposer l'image d'un univers stable, cohérent, continu, univoque, entièrement déchiffrable », a observé Alain Robbe-Grillet [1963, 36-37]. Le nouveau roman devait mettre en question ces fondements. Il

- incombait maintenant au lecteur de créer ses parcours à travers les « fragments » proposés.
- 118 Robert Musil [1978, 53] a rêvé d'un roman sous forme de surface entretissée, présentée de façon non reliée. Alain Robbe-Grillet [1970] a tissé, dans *Projet pour une révolution à New York*, un réseau d'actions et de motifs simultanés dont les interconnexions ne peuvent plus être situées avec certitude sur un axe temporel, ni s'enchaîner selon des principes de cause à effet. Claude Simon [1977, 41] a défini les structures narratives du nouveau roman de la manière suivante : « Si l'enchaînement des épisodes et leur aboutissement n'ont aucune valeur exemplaire, je ne vois plus, non seulement pour la phrase mais pour le texte entier du roman, qu'à chercher une construction qui tienne debout non pas en référence à telle "vraisemblance" psychologique ou sociale, mais en référence au texte lui-même, à la logique de la langue travaillée, à sa justesse qui est, comme le disait Flaubert, d'ordre musical ».
- 119 Jean Clément [1994], Bernard Magné [2000] et moi-même [2002, 2003] avons rapidement proposé un rapprochement entre les mouvements d'avant-garde du xx^e siècle et l'hyperfiction émergente. En avançant que dans la littérature hypertextuelle et programmée, « le refus de la tentation du sens peut être aussi, dans certains cas, le signe d'une contestation de l'ordre institué par la tradition littéraire et par la langue elle-même » (3), Jean Clément a inscrit les créations littéraires numériques dans une filiation qui avait transgressé la taxinomie du récit classique bien avant l'arrivée de l'ordinateur.
- 120 Dans l'hyperfiction, le lecteur se trouve, selon Jean Clément [2004], placé devant des choix suscitant de la dissonance cognitive : quel lien suivre ? Comment anticiper sur le fragment à venir ? Comme Bertrand Gervais et Nicolas Xanthos [2003], Jean Clément en a conclu que la linéarité discursive était atteinte par l'hypertexte : celui-ci favoriserait une écriture fragmentaire, elliptique. Dans les années 1990, beaucoup de théoriciens français et américains de l'hypertexte ont pourtant valorisé l'hyperfiction justement *parce qu'* elle présente une figuration « anti-aristotélécienne », délibérément dirigée contre la linéarité et l'unité narratives [Landow, 1997, 181 ; Jennings, 1996, 349 ; Amerika, 2004, 9]. Les auteurs saluaient la désorientation, voire la frustration du lecteur face à des hypertextes labyrinthiques. Entre la traversée indéfinie de boucles (appelées « apories ») et les moments de révélation [appelés « épiphanies » par Aarseth, 1997, 91], le parcours d'une hyperfiction se voulait avant tout errance. Certains auteurs [voir Bolter, 1991] ont opposé avec fermeté hypermédialité et immersion : alors que l'immersion serait recherchée par le lecteur naïf en quête de distractions, l'hypermédialité serait, par nature, propice à la lecture distanciée et réflexive.
- 121 Dès qu'on abandonne la figuration « topologique » de l'hypertexte et que l'on se penche sur l'hyperlien en tant que mot ou image pointant vers un texte relié, l'association entre hypertexte et non-séquentialité paraît cependant moins évidente. Dans leur typologie des hyperliens, Norton, Zimmerman et Lindeman [1999] ont déjà avancé que l'hyperlien peut bien avoir une fonction temporelle, qui rapproche l'hyperfiction des schémas narratifs du récit « traditionnel ». L'« *anachronophora* » relie par exemple au texte géniteur « la séquence précédant une étape située à un moment donné ». La « *catachronophora* » propose l'exploration de la séquence suivante. En examinant le rôle de l'hyperlien dans l'hyperfiction, Marie-Laure Ryan [2006, 109] constate de même que la relation établie par un hyperlien entre des textes peut ramener le lecteur en avant ou en arrière sur l'axe temporel de l'histoire racontée. Dans *Matières textuelles sur*

support numérique [2007], j'ai parlé de « liens proleptiques », « analeptiques » et « chronologiques » pour désigner ces potentiels d'action anticipés par l'hyperlien (voir aussi chapitre III, « Figures de la lecture et formes-modèles de la page-écran dans le discours narratif », p.183).

- 122 Ces potentiels d'action ne mettent pas obligatoirement en cause la taxinomie du récit « classique ». Mais dans les discussions académiques autour de l'hyperfiction, ce n'est pas seulement la possibilité, c'est la *légitimité* même d'une telle satisfaction des attentes « traditionnelles » vis-à-vis du récit qui a fait débat. Beaucoup d'auteurs adhérant à la figuration d'un récit numérique fragmentaire et dissociatif ont valorisé la désorientation du lecteur et la perte de repères [Landow, 1997 ; Joyce, 1993]. Cette figuration était tellement dominante que Marie-Laure Ryan s'est demandée si une hyperfiction travaille *contre* le médium lorsqu'elle établit de la cohérence [2006, 330]. Certains chercheurs comme Renée Bourassa, en revanche, ont plaidé plus récemment pour la remise en question de cette association systématique entre désorientation et hypertexte, revalorisant la cohérence et l'immersion [Bourassa, 2010, 62].
- 123 Une troisième voie, « intermédiaire » au sens fort du terme, pourrait se dessiner pour l'hyperfiction à partir du moment où elle s'inscrit dans l'idée d'une « renarrativisation » [Blanckeman, 2000, à la suite de Aron Kibedi Varga]. Des auteurs comme Jean Echenoz ou Pierre Michon, représentants de la renarrativisation dans le domaine papier, n'essaient pas de restaurer le roman « classique » fondé sur un schéma aristotélicien. Il s'agit plutôt de montrer « comment une fiction s'élabore sur sa propre ruine ». Les personnages, « intégrés à l'intérieur d'une ou de plusieurs intrigues, s'affirment sans s'affermir ». Le roman « produit de la fiction et surligne cette production, énonce du romanesque et le dénonce comme tel » (15-17). Ainsi devient-il, selon Bruno Blanckeman [2000], un médiateur pour temps flottants. Il préfigure un lecteur qui accepte par exemple de se prendre au jeu de la fiction et de l'immersion « tout en sachant » : comme le spectateur d'un film 3D qui, de temps à autre, enlève ses lunettes.
- 124 Le lecteur est-il prêt à adopter ces pratiques de lecture mi-immersives mi-réflexives, que l'on pourrait qualifier avec Marie-Laure Ryan [2001, 351] de “ *medium-aware* ” (conscientes du dispositif)¹⁶, face au texte numérique ? Le lecteur devrait dans ce cas accepter de s'impliquer intensément dans l'expérimentation du texte à la fois lisible, visible et manipulable, et élaborer des hypothèses d'interprétation face à des expériences de lecture restant potentiellement en suspens, entre cohérence et décohérence, confirmation et mise au défi de ses attentes. Je discuterai plus amplement cette préfiguration de pratiques au chapitre III en analysant en détail une hyperfiction.

Mal nécessaire, terrain de jeu ? Quelques figurations de la bannière publicitaire

- 125 Si la question du niveau d'acceptation par le lecteur se pose jusqu'à un certain point pour l'hyperfiction, elle s'impose de façon cruciale pour le troisième corpus du chapitre III, constitué de bannières publicitaires et d'annonces commerciales. Quelles sont les figurations des bannières publicitaires sur Internet ? De façon spontanée, l'on pourrait répondre qu'elles sont mal considérées, et que l'effort du lecteur consiste avant tout à ne pas les lire. Laurent et Kapferer [1986] ont montré à quel point l'intérêt pour la publicité est faible, notamment à cause de la quantité de messages à laquelle les

- sujets se trouvent quotidiennement exposés. Selon Drèze et Zufryden [2000], le lecteur sur Internet prête une attention très réduite aux bannières publicitaires : il les considère comme étrangères à sa « tâche principale », que celle-ci consiste à chercher des données factuelles ou à regarder un film. L'idée qu'on « n'aime pas la publicité sur Internet » semble être un allant-de-soi.
- 126 Didier Courbet [2004, 30] a souligné le rôle des émotions dans la réception : « Ainsi, une marque qui occupe un espace jugé trop important sur un écran de télévision au moment d'un match de football est susceptible de provoquer un phénomène de rejet et la rupture du contrat médiatique (le spectateur éteint la télévision) ». Caroline de Montety [2004, 84] précise que notre époque est particulièrement « encline à la dénonciation de la publicité ». Dans la ligne de mire des critiques se trouve en particulier le « ciblage comportemental » : la collecte d'informations sur les parcours de navigation des lecteurs visant à proposer des publicités adaptées.
- 127 Malgré ce désintérêt, voire ce rejet de la part du lecteur, la publicité en ligne représente un facteur économique important. Selon une étude menée par McKinsey pour IAB Europe, les annonceurs en Europe ont consacré en 2009 14,7 milliards d'euros à la publicité en ligne. Même si cette étude révèle que les usagers de l'Internet accordent de l'importance à la protection de leur vie privée, 70 % des sujets interrogés attribuent encore plus de valeur aux services offerts gratuitement grâce à la pub. Le diffuseur fournit aux lecteurs de l'information, des produits culturels et du divertissement. En échange, ceux-ci sont exposés aux discours persuasifs de la publicité, et semblent majoritairement prêts à accepter ce « marché » comme un mal nécessaire – peut-être pensent-ils que leur faible intérêt pour la publicité permettra d'échapper à son influence.
- 128 En effet, la moyenne du taux de clic sur la publicité en ligne a toujours été faible. De 1 % en 1999, elle est passée à 0,15 % en 2006 : Lendrevie [2006] avance l'hypothèse que le lecteur a acquis une expertise qui le rend capable de « moins voir » les publicités numériques, et donc de moins cliquer dessus. Bien que, selon une étude d'eMarketer en 2010, 60 % des répondants recourent encore aux taux de clics pour mesurer l'efficacité de leurs campagnes interactives sur le Web, une prise de conscience s'est installée ces derniers temps quant à l'insuffisance de cette mesure. Cette intuition a constitué l'un des points de départ des recherches menées sur la réception de la publicité numérique [Courbet, 2004].
- 129 Les bannières, souvent placées en haut de l'écran, entrent dans la partie périphérique du champ de vision fovéale : celui-ci se situe à un angle compris entre 0° et 2° du point de focalisation visuelle. Selon Anand et Sternthal [1991], ces discours persuasifs influencent le comportement du lecteur même s'il ne reconnaît pas son exposition au message comme telle. Shapiro et Krishnan [2001] s'appuient notamment sur des recherches concernant la « mémoire implicite » pour démontrer que les bannières ont une certaine « efficacité », même si l'attention du lecteur n'est pas focalisée dessus. Courbet, Borde *et al.* [2004] ont approfondi ces recherches sur la persuasion « sans conscience », montrant que le récepteur peut être amené à acheter des produits suite à une exposition, même furtive, à la publicité.
- 130 Courbet [2004, 30] distingue entre trois situations de réception. La première est le traitement des messages persuasifs avec une forte allocation d'attention. Dans la deuxième situation, le lecteur a également conscience de la présence du message persuasif, mais lui alloue un niveau d'attention moyen. Dans la troisième situation, le

récepteur n'a pas conscience du stimulus persuasif. Dans ce dernier cas, Courbet [2004, 38] recommande de ne plus parler d'une « coproduction de significations », mais d'« effets affectifs et non conscients où l'activité du sujet, non verbalisable, n'amène pas à la construction de significations mais conduit, tout de même, à engrammer des traces mnésiques et à produire des effets comportementaux ».

- 131 Est-ce que les bannières, même perçues de façon non consciente, provoquent des décisions d'achat parce qu'elles font appel à des couleurs, symboles et *logos* utilisés sur d'autres supports de communication : l'affichage dans l'espace urbain, le spot télévisé ? Est-ce qu'elles arrivent à atteindre le lecteur à un niveau infra-conscient par la mobilisation de certaines formes-modèles, comme des mouvements et des gestes qui, grâce à leur caractère iconique, peuvent renvoyer à des référents d'expérience ? Je reviendrai sur ces questions au chapitre III, « Figures de la lecture dans le discours persuasif », p. 217.
- 132 Alors que, d'après les études précitées, peu de lecteurs prêtent une attention consciente aux publicités, les créateurs s'attendent, selon une étude qualitative menée par Didier Courbet et Marie-Pierre Fouquet-Courbet [2005], à ce que chaque procédé créatif provoque des « effets spécifiques » chez le lecteur. Les associations faites par les professionnels entre effets et réactions renvoient à des systèmes de « représentations sociocognitives » organisées sur la manière dont Internet influence les usagers. Les auteurs citent en guise d'exemple l'affirmation que « le clignotement attire l'attention du récepteur ».
- 133 Nicole Pignier [2005] a étudié un corpus de bannières publicitaires suivant une approche sémiotique. Elle distingue entre plusieurs formes de « multimodalité » dans les bannières : alors que le défilement d'un texte dans un espace restreint ne sert souvent qu'à le rendre plus lisible, des images, couleurs et « typographies animées » peuvent, selon Pignier, « illustrer » le contenu, mobilisant des figures comme l'hypotypose, impliquant un regain de mémorisation et attirant l'attention du lecteur par la « technique de l'insistance polysensorielle » (528). Au clignotement de l'énoncé « cliquez ici » correspondrait ainsi, « sans ambiguïté », le signifié « attention, urgent, important » (529). Certains énoncés du corpus de bannières étudié par l'auteur seraient caractérisés par une « rhétorique du miroitement » (529) : texte et mouvement rentrent dans une « complicité » pour faire émerger un « énoncé facile à décoder », et se caractérisent par les figures de la redondance, de la surenchère et de l'hyperbole. Un énoncé peut, selon l'auteur, également être animé pour « ouvrir un espace symbolique dont la rythmique suscite une participation imaginaire et sensible de l'internaute » : l'énoncé deviendrait dans ce cas une « source sensible », qui pousse l'internaute à « s'intriguer » (526).
- 134 Enfin, certains énoncés s'animent, selon Nicole Pignier, pour « ouvrir un espace en devenir, sensible et narratif » dans lequel l'internaute est invité à un « partage poétique » de scènes « imaginaires à inventer et à réinventer », afin de se « dépayser » et « s'immerger » (532). Dans ces cas, précise Nicole Pignier, « l'instance d'énonciation comme l'instance de réception se définissent par un rapport aux choses et au langage plus lent et plus impliquant ». Le lecteur doit être « disponible » pour « accueillir les tensions et effets plastiques » (532). Pignier présume que de telles créations publicitaires peuvent rompre avec « l'image institutionnelle distante » d'une marque (533) ; elles exigent pourtant un lecteur prêt à se laisser prendre au jeu, comme je le montrerai maintenant au chapitre III, à travers l'étude de corpus.

NOTES

1. Voir note 19, p. 58.
2. Enquêtes sur les « Pratiques culturelles des Français », ministère de la Culture et de la Communication, depuis 1973, [en ligne] < <http://www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr/> >.
3. « The Opte Project », [en ligne] < <http://opte.org/> >.
4. Projet « My Life Bits », [en ligne] < <http://research.microsoft.com/en-us/projects/mylifebits/> >.
5. Andy Campbell, *Inside - A Journal of Dreams*, [en ligne] < <http://www.dreamingmethods.com/inside/> >.
6. Voir par exemple Gregory Chatonsky, *La révolution à New York a eu lieu*, [en ligne] < <http://www.incident.net> >.
7. Internet Engineering Task Force, [en ligne] < <http://www.ietf.org/tao.html> >.
8. *Time Magazine*, 8 février 1993, [en ligne] < <http://www.time.com/time/covers/0,16641,19930208,00.html> >.
9. Voir projet « Encyclopédies en ligne et lectures numériques » (ELLEN), décrit à la note 19, p. 60.
10. Le « Programme d'action gouvernemental pour la société de l'information », [en ligne] < http://www.ddm.gouv.fr/article.php3?id_article=841 >.
11. « Compétences clés pour l'éducation et la formation tout au long de la vie », [en ligne] < http://europa.eu/legislation_summaries/education_training_youth/lifelong_learning/c11090_fr.htm >.
12. *Le journal du net*, [en ligne] < http://www.journaldunet.com/encyclopedie/php/commun/imprimer_definition.php?f_id_definition=460 >.
13. Enquêtes sur les « Pratiques culturelles des Français », *op. cit.*
14. Fanny Bragard, « Jean-François Kahn : "la presse ne correspond plus aux attentes de ses lecteurs" », 5 juin 2010, [en ligne] < <http://blogs.mediapart.fr/edition/metz-dans-les-coulisses-de-lete-du-livre/article/050610/jean-francois-kahn-la-presse-ne> >.
15. Nolwenn Tréhondart, « L'émergence de nouveaux produits éditoriaux pour tablettes et téléphones portables », Mémoire de Master 2 recherche, sous la direction d'Alexandra Saemmer : université Paris 8, 2011-2012.
16. Il me semble plus juste dans ce contexte de traduire le terme « *medium* » par « dispositif », concept pour lequel n'existe pas vraiment d'équivalent en anglais.